LA MÉSANGÈRE

LES PETITS MÉMOIRES DE PARIS

CONTENANT

Quatre Eaux-Fortes originales

PAR

Henri BOUTET

I

Les Coulisses de l'Amour

Quatrième édition



A PARIS

CHEZ DORBON l'AINÉ, LIBRAIRE

53 ter, Quai des Grands-Augustins

—

Ecole Illustre

6 vol.

£ 300-

Fr. 540-

LES PETITS MÉMOIRES

DE

PARIS

I

Les Coulisses de l'Amour

PARAITRONT SUCCESSIVEMENT :

De la Rue aux Mansardes. — Le Carnet d'un Suiveur. — Paris au travail. — Les Amusements de Paris. — Humbles et Parvenus, Arrivistes et Résignés. — Les petits Métiers des Rues. — Les Ateliers féminins. — Les Dimanches de Paris. — Toutes les Bohêmes. Les Mille et une Nuits de Paris. — Débauche et Misère. — Au Pays des Sourires. — Les petits Mystères de Paris. — Etc., etc.

Il sera tiré de chacun de ces volumes cinquante exemplaires de luxe sur Japon des Manufactures impériales, numérotés de 1 à 50, et contenant une double suite des eaux-fortes. — Prix : 10 francs.


BOCK A 30c

LA MÉSANGÈRE

LES

PETITS MÉMOIRES DE PARIS

CONTENANT

Quatre Eaux-Fortes originales

PAR

Henri BOUTET

I

Les Coulisses de l'Amour



A PARIS

CHEZ DORBON L'AINÉ, LIBRAIRE

53 ter, Quai des Grands-Augustins

MDCCCCVIII

NOTE DE L'AUTEUR

Ces PETITS MÉMOIRES DE PARIS *ne viennent que de choses vues et observées en toute sincérité.*

Une documentation de notes, de croquis amassée pendant longtemps; des riens qui sont quelque chose, des choses paraissant importantes et qui ne sont plus rien maintenant ont constitué une matière considérable, propre à tracer de la vie de Paris un constat des éléments si variés qui la composent.

L'auteur n'a cure de faire de la littérature; il dit ce qu'il sait, il montre ce qu'il a vu, il renseigne sur ce qu'il a observé.

Il n'a nul souci de plaire.

Il parle comme les gens ont parlé autour de lui.

Les choses et les objets qu'il décrit ne lui ont demandé ni réserve ni discrétion.

NOTE DE L'AUTEUR

Ces tableaux, empruntés aux milieux bourgeois ou mondains, au logis du pauvre, à l'atelier de l'artiste, au boudoir de la galanterie ou à la chiourme des usines ; aux indiscrétions des cabinets particuliers ou à la souffrance des mansardes, seront tracés avec le seul souci de la vérité, même si cette vérité impose la brutalité du mot ou la crudité d'expression nécessaires à leur donner le relief qui leur convient.





LES
PETITS MÉMOIRES
DE
PARIS

Quand, ayant Mercier pour ancêtre, un observateur aura laissé de la vie de Paris un tableau de son temps, un autre pourra le suivre, et en tracer un nouveau sans que la besogne soit vaine.

Paris est l'endroit le moins connu et le moins exploré qui soit, dans l'intimité de sa vie et dans la perpétuelle agitation de ses habitants ; et, chacun choisissant ses endroits d'exploration, peut ajouter au passé un important bagage d'observation.

Ce n'est ni dans ses fastes ni dans ses manifestations tapageuses et mondaines que la vie de Paris existe réellement. Ce sont, là, plaisirs ou corvées à la portée des sacoches américaines, réservés aux appétits de luxe.... ou de luxure de la clientèle des départements ;

endroits très négligés de ceux pour lesquels la vie intense de Paris s'inscrit en nombre de choses moins superficielles.

Les petits tableaux reflètent mieux les mœurs et l'âme d'un peuple que les grands. Sur la vie des Flandres, Teniers nous en dira plus long que Rubens, et les dixains de Coppée sont autant d'un historiographe que d'un poète.

A dessein, ces mémoires ne sont que petits. Des riens éveillent souvent des sensations justes et un sens de réalité qu'on ne saurait trouver dans les fresques.

Ces petits mémoires sont faits de la recherche et de l'analyse de ces riens. Un mot tombé des lèvres d'un pauvre homme, la crudité et le pittoresque d'une expression entendue au hasard ; la confidence rapide d'un passant qu'on coudoie; les détails professionnels qu'un ouvrier vous conte, éclairent mieux un tableau que la plus savante dissertation.

Les journaux ne sont que des décors de théâtre et des usines à informations. L'optique spéciale de la copie quotidienne, soumise aux besoins de l'actualité, ne comporte guère la reconstitution des choses à l'aide de parcelles de vie ou de lambeaux d'état d'âmes.

Tout autre est la besogne du curieux et de l'observateur attentif.

Dans les bois, le flâneur foule d'un pied léger la petite fleur rare que, patiemment, l'herborisateur convoite. Elle est là, cependant, aussi bien pour l'un que pour l'autre ; mais, un seul des deux la cherche, la voit et sait la décrire.

Arrêté sous une porte, figé comme une sentinelle au coin d'une impasse, attiré en observateur dans un bouge, invité dans un salon, causant avec un gredin ou discourant avec un farceur, on pénètre mieux dans les coulisses du formidable théâtre qu'est la vie, et l'esprit en tire des déductions qui n'apparaissent nullement aux spectateurs non avertis.

Sur les routes si différentes où chacun marche vers l'anéantissement futur, les sujets d'observation sont sans limites et sans bornes.

Les transformations de la vie de Paris offrent chaque jour des tableaux qui naissent du formidable mouvement où nous sommes entraînés malgré nous.

Le point de vue change, d'heure en heure, et, demain, peut modifier ce qui, la veille, pouvait nous sembler stable.

Les souffrances, les déceptions, les éternels

soucis de la vie du lendemain, les bonheurs entrevus et les vains espoirs se montrent différents suivant le milieu et le moment où ils se sont développés. Tel, dans un creuset, un métal transforme sa matière dans sa fusion avec d'autres corps.

Les rues, les mansardes, les groupements de forces sociales, les salons, les coulisses de théâtre, le monde des artistes et celui des affaires, les comptoirs et les usines; les lieux de souffrance, hôpitaux et prisons, où la bête humaine vient s'abattre ; les fêtes et les lieux de plaisir où, à belles dents, elle vient mordre au fruit défendu ; les courses, les tripots, les officines louches où elle cherche la matérielle, les cafés curieux, les restaurants où elle boit et où elle mange.... tous les endroits où elle se meut, sont ouverts à un champ d'observation propres à évoquer les tableaux, qui, dans chaque volume, se grouperont sous un titre qui les rassemblera dans le même ordre d'idées.

Si les Petits Mémoires commencent par le volume : « *Les Coulisses de l'Amour* », ce n'est pas que l'auteur se complaise mieux à la peinture de ces tableaux qu'à ceux qui doivent

leur faire suite, mais bien parce qu'il lui est démontré quelle est la puissance du formidable moteur qui met en œuvre nos intérêts, nos appétits, nos efforts et nos vanités ; qui broie, chaque jour, dans cet énigmatique Paris, tant de choses et tant de gens livrés par l'implacable loi à laquelle nous devons tous obéir.

Si c'est un thème à philosopher et à faire de la morale à perte de vue, c'est aussi un motif à d'innombrables et suggestives observations.

Quand une chose — l'Amour — est en même temps un acte physiologique et une profession, l'éveil des plus nobles gestes et la cause des actes les plus infâmes, il est permis de supposer ce que doivent être les coulisses où se perpètre la mise en scène nécessaire à ses manifestations multiples.

Avec l'ingéniosité des professionnels et l'habileté des amateurs, Paris résume la plus effroyable machinerie qui soit propice à donner satisfaction aux lois animales que la nature commande.

Il est, malgré tout, des tableaux plus simples et plus consolants. Plus tard, ils trouveront

ici leur place. Si les *Musette* et les *Mimi Pinson* appartiennent au passé et au temps des diligences, il en est encore qui continuent la tradition des rêves et des saines réalités. — Quand la dernière grisette meurt, il en naît une autre.

Nous les suivrons à leur tour, des mansardes à l'atelier et de l'atelier aux guinguettes de Meudon ; de la rue qu'elles traversent en musant, à la chambre du faubourg où elles vivent, et où elles aiment, où elles pleurent souvent et où elles meurent quelquefois.

Nous explorerons beaucoup les endroits inconnus et les états d'âme ignorés.

Passant du hall de la finance, à l'échope du savetier, d'une fête foraine à une garden-party, d'une ripaille aux fortifications à un dîner de gala. — Suivant chacun où il va : le sculpteur qui déjeune avec les maçons et dîne le soir chez le ministre ; l'ouvrière qui grignotte un croissant et la fille qui soupe au champagne ; passant de l'homme qui trime à celui qui noce, nous avons devant nous matière à laisser de la vie de Paris un aspect nouveau, propre à intéresser ceux qui suivent cette vie dans ses si diverses manifestations.



LES COULISSES DE L'AMOUR

Bureau d'Omnibus

Place de la Madeleine. Cinq heures, en septembre. On entre, on sort, avec, à la main, des petits bouts de carton. On attend, toujours plus longtemps qu'on ne veut. Dehors, la canne sous le bras, on observe des dames qui ne montent jamais dans aucune voiture, mais qui demandent aux messieurs bien mis de monter chez elles.

Certains bureaux ont la spécialité de cette clientèle hospitalière. Les endroits sont bons, paraît-il, et conviennent aux négociations rapides et sans difficultés.

De temps en temps, un monsieur corrige la longueur de l'attente par une absence de peu de durée, suivant une jeune personne qu'on retrouvera tout à l'heure au même endroit et qui sait dire comme pas une, d'une petite voix surette : « C'est impatientant d'attendre ; à cette heure-là, on n'en finit pas.»

Et elle cherche le monsieur qui, s'impatientant autant qu'elle, acceptera de rompre la monotonie de l'attente en sa peu farouche compagnie.

Des dames d'un certain âge regardent d'un air hostile ce qu'elles appellent : « ces horreurs ». Des garçons pâtissiers et des livreurs de magasin envient le sort des messieurs qui suivent, derrière, à cinq pas. De petits trottins apprécient la valeur des costumes tailleur, des jupons aux volants mauves, des bottines peau d'ognon et des chapeaux empanachés de plumes. Le décrotteur, assis sur sa boîte, évalue philosophiquement le bilan des profits ; le contrôleur a un mot plaisant en rentrant remettre les numéros dans leur casier ; le monsieur qui se lassait d'attendre revient échanger son bout de carton pour un

plus frais ; et les omnibus passent et repassent, avec leurs yeux verts et jaunes, dans la lenteur habituelle qui motive les entr'actes des attentes prolongées.

Hôtel meublé

Boulevard extérieur. Rochechouard ou Ménilmontant. Hôtel de la Lozère ou du Périgord. Une boutique de marchand de vins ; à gauche, une porte étroite que surmonte une lanterne où s'inscrit en lettres noires : « Hôtel Meublé ». Un écusson couleur bois sur lequel se lit en lettres chocolat : « Chambres depuis 1 fr. 50 ». Un garçon en tablier blanc, à la porte, fume sa cigarette. Tête hérissée de poil roux, en brosse, la moustache en croc.

Un café voisin, avec ses rangées de tables à la terrasse, nous permet de rester, là, une heure, en regardant la porte. Nous sommes en été ; il est dix heures. En face, sur le trottoir, les filles racolent. Il me semble que je pêche à la ligne : Ah ! en voici un d'agraffé ! un homme à gros ventre, coiffé d'un chapeau melon ; mais ce n'est pas pour... *mon* hôtel ! Ils filent ailleurs. Et de deux ! Celui-là est un

garçon épicier à tête de pierrot : une grosse mère, courte vêtue, aux yeux ronds, les bossoirs en avant, le draine ; ils entrent ; peu après, un couple sort : une gosse et un vieux à tête de gendarme ; autre sortie : une immense bougresse, jaune de peau et de cheveux, sort, après un gaillard aussi grand qu'elle, en bourgeron. Puis, c'est mon garçon épicier qui sort à son tour, allumant un cigare ; ça n'a pas été long..... Je me lève..... Chez le marchand de vins, la grosse mère velue est assise à une table et remet sa provision au marloupin.

Restons encore; c'est un peu le moment des affaires. J'avais, à dessein, choisi un samedi. Après les attardées chez le bistro, les jours de paie, la poche est encore garnie et « on n'est pas de bois ». De bons pères tranquilles ne dédaignent pas non plus, après la partie de manille au café voisin, la halte d'un instant qui permet le dépoitraillement des chairs faubouriennes de vingt ans sur le divan hospitalier de l'hôtel du Périgord...

Ah ! voici un nouveau couple ; ceux-là viennent de plus loin ; la femme est en chapeau — une grande femme qui a l'air d'être

en costume de chasse. C'est un homme en blouse qui l'accompagne, couverture de voyage sur le bras, bâton à la main : un conducteur de bestiaux sans doute... Encore d'autres : un vieux, très vieux, en casquette, qui se traîne à peine ; il est la proie d'une belle fille, la jupe courte, la poitrine en avant, l'air canaille... Allons, maintenant, c'est une vieille en caraco qui entraîne un soldat. Puis d'autres, encore d'autres ! Les sorties s'opèrent, le client toujours le premier ; les femmes sortent généralement par la boutique du marchand de vins.

Je paie mes consommations et je cause au garçon qui a l'air d'un vieux roublard : « C'est une bonne petite boîte, allez !... Ça fait une moyenne de quarante *trains de plaisir* par jour !..... »

Le Sébasto

Si on monte le boulevard Sébastopol de la rue de Rivoli aux grands boulevards, heurté par les paniers des gens des Halles et par les grandes boîtes noires des courtiers en Plumes,

on traverse le plus formidable marché de chair humaine qui soit.

Des tignasses de copeaux d'acajou et de cuivre montées sur des nuques de garçons d'abattoir, des poitrines menaçantes qui crèvent les corsages, maculent les dessous de bras de coulées de sueur, des mollets de fermières, gantés dans des bas cachou que chaussent des bottines peau d'oignon, des chairs maflues, cachant sous la poudre les bleus du marlou ou les égratignures de la rivale, des croupes de limonier, tendues sous la jupe trotteuse....

Toutes ces choses sont groupées, en tas, représentées par des luronnes, à l'œil bistré, qui séjournent au coin des trottoirs, qui déambulent dans un perpétuel va-et-vient, chassant le gibier qui, lui aussi, chasse de son côté, suivant ses préférences et ses ressources.

Aux tables des bars, sur les bancs, autour des becs de gaz, la cigarette aux lèvres, le marloupin guette sa marchandise et suit l'aléa des affaires.

Au coin de l'église Saint-Leu, l'un administre une râclée à une femme, lui disant :

— T'as monté trois fois !

— C'est pas vrai ! l'homme au pardessus a flanché dans l'escalier.

— Tu mens, salope ! Et un nouveau coup de poing s'abattait sur la créature !...

Ils sont là, féroces, tenant les comptes, suivant l'amarrage jusqu'aux portes des hôtels meublés de la rue Saint-Denis et au seuil des marchands de vins à cabinets particuliers.

Ce trafic, dans ce quartier, commence aussitôt que les Halles ont lâché dans les rues voisines leur stock de maraîchers, de camionneurs, de trimardeurs de toutes sortes. — La journée se continue avec une clientèle de gens affairés dans cette fournaise d'affaires qu'est le quartier Saint-Martin et se poursuit, le soir, jusqu'aux sorties du café-concert. — A cette heure, la vie de famille reprend entre les ménages. — On fait le bilan des profits de la journée et on va retrouver les aminches dans les bouges d'alentour. On prépare autour de la table le crime du lendemain ; on commente celui du jour à l'aide du portrait publié par les quotidiens qui est trouvé plus ou moins ressemblant.

On dicute et on pérore en tressant des lauriers à l'état-major des professionnels en

mettant à l'ordre du jour l'action d'éclat du *Mégot de la Turbig* ou de la *Gueule de Son* mise savamment en bonne page par le journal du matin qui a soucis des besoins de sa clientèle.

Maison Tranquille

Les deux vieux ouvriers étaient devenus concierges, rue de Moscou, d'une maison de bonne apparence.

La loge était bonne et les profits appréciables.

Usés par une dure vie de travail, l'homme et la femme, voyant s'approcher la cinquantaine, s'étaient réfugiés, là, comme dans un endroit bien chaud, où on se sèche devant une grande cheminée, où rôtit une oie ; nul n'aurait pu en vouloir à ces pauvres gens, malmenés par le sort, d'avoir accepté un abri qui leur était tombé du ciel, quoiqu'il n'en fût nullement l'antichambre.

C'était une vraie maison de filles, que cette maison cossue et convenable d'apparence.

A l'entresol, c'était une grosse et courte personne à la poitrine exubérante qui entre-bâillait ses rideaux et qui montrait aux passants une tignasse rousse, un peignoir rose et des bras gros comme des cuisses, au bout desquels des mains boudinées maniaient le crochet des passe-temps bourgeois. Elle donnait, celle-là, des leçons au cachet, avait une clientèle fidèle, payait régulièrement son terme et bonifiait grassement la discrétion des portiers.

Au premier, c'était une commandite ; Madame recevait, offrait le five o' clock, donnait des dîners à la suite desquels un petit bac chemin de fer mettait à mal quelques fils de mauvaise famille et quelques vieillards à ailes de pigeon. Les soirées finissaient tard, dans la nuit, mais les journées étaient tranquilles.

Plus haut, une jeune dame et une dame jeune faisaient bon ménage, se levaient à midi, recevaient peu dans le jour et ne rentraient jamais qu'à trois heures du matin. Elles avaient le monopole des coups de sonnette attardés. La bonne, le matin, montait presque toujours des petits pains au beurre,

et secouait par les fenêtres des pardessus de bonne marque.

Au-dessus, une dame âgée et triste occupait tout l'étage, louant des chambres meublées à une clientèle qui se déversait sur le palier en peignoirs, couleurs variées, reconduisant le client, montrant, dans l'entrebâillement des portes, des morceaux de chair dont se régalaient les garçons bouchers et les receveurs des maisons de crédit.

Au quatrième, des dames seules donnaient des leçons de piano ; une autre des leçons de français ou d'autre chose. C'était l'étage réservé à l'enseignement.

Cette maison était d'un bon rapport ; tous ces locataires payaient bien mieux leur terme que des tourneurs en bronze ou des ferblantiers. Le propriétaire, appartenant à la magistrature, était plein de sollicitude pour ses locataires. Les concierges allaient jusqu'aux prévenances et aux attentions. Toutes ces dames étaient polies avec eux, leur confiaient volontiers leurs petits ennuis domestiques. C'était l'immeuble fait pour la tranquillité des locataires, le placement du père de famille rêvé par le propriétaire, le nid chaud et

douillet de concierges qui se rappelaient, le soir, sous l'édredon, entre les coups de sonnette, le triste temps où ils avaient vécu dans la promiscuité peu recommandable des ménages de faubourg.

Madame Irma

— Après vous, l'*Illustration,* si vous voulez bien, Monsieur ?

Ces paroles étaient dites par ce qu'on appelle « une jeune personne d'un certain âge », à l'abord facile et aimable que soulignait un sourire qui avait dû servir pas mal, quoiqu'il gardât l'attrait d'une bienveillance que l'âge conserve.

Et l'*Illustration* fut remise aussitôt.

— Merci, Monsieur ; je ne dois pas être une étrangère pour vous ; je connais tous vos amis de chez Léon, — c'était un café d'habitués où je fréquentais, — et vous avez dû me voir, quelquefois, avec eux ?

— Il me semble......

— Oui, je suis une vieille amie de quelques-uns... Ainsi, X..., voilà dix ans qu'il vient

me voir ; et ce bon Y..., ah ! il ne manquerait pas un vendredi ! — Et Chose ! — et Machin ! Enfin, tous connaissent bien le chemin de la rue des Feuillantines où ils sont reçus comme de vieux camarades, pas toujours pour la bagatelle, car, quelquefois, *ils ne font rien* — une tasse de thé ou un vermouth, vers les cinq heures. — Ah ! si vous me voyez là, toute seule, au café, ça n'est pas, croyez-le bien, pour chercher quelqu'un ; mes amis me suffisent. — Mais je suis passionnée pour cette affaire Dreyfus et, souvent, le soir, — c'est le moment où je suis le plus libre, — car, vous savez, ils sont tous mariés, et c'est plutôt dans la journée que je les vois, — je viens là, et je lis tous les journaux avant d'aller me coucher. C'est le moment où je m'appartiens un peu.

Avez-vous des nouvelles de X... ? Je sais qu'il voyage, et il y a quelque temps que je ne l'ai vu. — Ah ! quel type ! Figurez-vous, qu'un soir, après un dîner d'amis, il était onze heures ; on sonne — j'habite une maison tranquille où je suis bien vue. — Enfin, j'ouvre, c'était lui, un peu éméché. Il veut absolument se coucher, et je ne veux pas le contrarier — il est si gentil!...

Ah! il n'a pas été brillant!... Mais, voilà qu'à minuit et demi, il ronflait comme une forge ; je le réveille et il me déclare qu'il ne veut pas s'en aller et qu'il passera la nuit chez moi.

— Ah ! non, par exemple ! Tu vas rentrer chez toi ; qu'est-ce que dirait ta femme ?... Tu vas filer...

Je le fais se lever, s'habiller, mais il ne mettait cependant pas un pied devant l'autre, lui qui ne boit jamais rien. J'ai été obligée d'envoyer chercher un fiacre par la concierge, et, pour qu'il ne lui arrive rien, je l'ai reconduit jusqu'à sa porte.

Ah ! non, par exemple ! je ne veux pas être cause d'ennuis dans les ménages...... Venez donc me dire bonjour... plutôt l'après-midi... n'oubliez pas le numéro ; c'est au 112 : Madame Irma.

Petites Annonces

Les sourires, les baisers et le reste ont tout autant besoin de la publicité que les produits alimentaires, les machines à écrire et les tailleurs.

Cette publicité est, bien entendu, plus discrète, mais les initiés en comprennent tous les sous-entendus ; et ceux qui la détiennent, à eur profit, dans les quotidiens, n'ont cure du métier qu'ils font.

Il est bien évident que si vous rencontriez un ami qui vous demande quarante sous pour vous donner l'adresse d'une femme légère, la moralité de cet ami descendrait immédiatement à plusieurs degrés au-dessous de zéro, dans l'estime des gens à idées préconçues. Il en est, probablement, tout autrement quand on a comme profession de vendre la même chose sur du papier noirci.

Nous détacherons, au hasard, le convenu habituel de ces petites annonces, respectant la forme imagée et concise qu'elles doivent avoir pour s'insérer, au meilleur compte possible, dans les lignes de trente-huit lettres — coût 1 fr. 50 — qui leur sont imposées par les régies d'annonces.

— *Femme du monde, veuve de fonctionnaire, distinguée, jeune, jolie, désirerait mariage avec monsieur sérieux, même âgé, ayant ressources.* (Suit l'adresse).

Ceux qui tombent dans le panneau de cette

annonce illusoire voient arriver au rendez-vous indiqué quelque vieille bougresse à la peau tannée, puant le musc, minaudant comme une jeune première, qui vous raconte ses malheurs en vous tapant d'un louis.

Les « cours et leçons » et les masseuses fournissent le gros apport de cette publicité spéciale.

— *Mlle Jane, de 10 heures à 7 heures, même le dimanche, escalier à droite, porte à gauche.*

Comme ça, on évite de montrer au concierge la mine allumée d'un homme en chasse.

Il est des réclames moins transparentes :

— *Joli mobilier à vendre pour cause de départ.*

Celle qui doit partir ne demande qu'à rester propriétaire d'un mobilier où, seul, le canapé est, non pas à vendre, mais à louer.

— *Jeune femme gênée emprunterait cinquante francs, pour un mois, à monsieur charitable.*

Il est bien évident que le monsieur est tellement charitable qu'il n'escompte nullement la rentrée de ses fonds ; si l'affaire lui convient, il touche les intérêts et abandonne le capital.

Il serait puéril de suivre des annonces qu'on peut lire un peu partout. Il suffit de les signaler. Le côté piquant de cette publicité est à la portée de toutes les bourses.

Et ce qu'il y a de particulièrement curieux, c'est, que ce soit : *Petit entresol à louer*, *Massage hygiénique* ou *Tableaux de maîtres*, il ne s'agit jamais que de la même chose à vendre.

Les Courtiers d'Amour

On les trouve en bien des endroits : Le garçon de café vous donne volontiers l'adresse et le tarif de la grande brune qui est assise près du comptoir. Il a souvent son profit en nature. En tous cas, son entremise n'est jamais désintéressée. Au lieu de deux sous, il a dix sous de pourboire, et la cliente qu'il protège donne des marrons glacés à ses gosses pour le jour de l'an.

Les cochers ont tous une remise quand ils amènent l'étranger en mal d'amour dans une officine où on le soigne.

Si vous prenez un cocher pour vous faire

conduire dans un hôpital, il sera grincheux et désagréable ; si vous lui demandez de vous conduire rue des Petits-Carreaux, sa bouche remonte d'un centimètre de chaque côté, ses joues se gonflent comme si vous souffliez dans un ballon en caoutchouc, ses yeux se noient au-dessus cette bouffissure et il fouette « cocotte » avec entrain.

Les concierges à qui on demande Mlle Lucie ou Mlle Rose vous adressent à une porte du troisième où vous pouvez demander aussi bien Mlle Irma que Mlle Gabrielle sans risquer d'autre réponse que celle-ci :

— Ce n'est pas ici, Monsieur, mais ça ne fait rien, entrez donc tout de même.

On ne trouve jamais dans ces sortes d'entremise que des gens accommodants et dévoués à vous servir.

Il est des intermédiaires de toutes sortes pour préparer la douceur de ces entretiens. De petites librairies du quartier Saint-Georges, tenues par des personnes âgées, sont fertiles en renseignements donnés gracieusement à quelque acheteur de passage.

Les perruquiers qui coiffent ces dames ont aussi la langue déliée sur les attraits de cer-

taines clientes qui livrent leurs cheveux d'acajou à leurs soins indiscrets...... et leur adresse pour la clientèle.

En un mot, il serait puéril de supposer qu'on trouve mauvaise grâce de la part de toute cette variété d'intermédiaires entre l'offre et la demande. — L'appétit rend, il est vrai, les relations faciles avec qui aide à le satisfaire.

Et, puisque l'amour se vend comme se vendent les parapluies ou les produits alimentaires, comment le... commerce pourrait-il s'exercer sans le concours des intermédiaires et des courtiers. La besogne est simplifiée par les comparses fidèles qui servent la messe dans les innombrables chapelles où l'amour se prépare.

Trottinette

Menue comme un oiseau ; sautillante, en jupon court, chaussée comme elle peut, on la connaît dans le quartier, dans le va-et-vient de ses courses aux provisions. C'est la boîte au lait le matin ; le pain de quatre livres sous



TROTTINETTE

le bras ; le soir, le bidon de pétrole à la main, le litre à l'autre.

Elle va, vient, trotte, faisant quatre fois plus de chemin qu'il n'en faut, musant aux devantures de libraires, s'arrêtant aux incidents de la rue, prenant, de ses yeux vifs et de son nez au vent, toute la vie de faubourg qui s'épand autour d'elle.

L'âge vient, Trottinette quitte le jupon court, entre en apprentissage chez une modiste du quartier, et on la voit, de plus en plus, aller, venir et trotter, avec le sac en papier et le carton professionnel, remontant de ses courses dans le centre, d'où elle vient chercher des fournitures ou livrer un chapeau.

Elle est aguichante et jolie — les regards de mâle commencent à la salir — les propos de la rue souillent peu à peu sa petite âme.

Je sais bien où je la retrouverais, plus tard, si, pour la reconnaître, ainsi qu'à la patte d'une hirondelle j'attachais un ruban à sa jambe fine. Trottinette aujourd'hui ; demain, un nom de guerre du Gotha de l'Amour.

Plus tard, on ne sait pas ? vendeuse de frites, ou.... marquise.

Elle appartient au hasard.

La Soirée des Tuileries

Tous les amateurs connaissent l'estampe de Baudouin, *La Soirée des Tuileries*. Rien dans cette estampe ne peut choquer les yeux. Près d'un piédestal supportant un groupe mythologique, dans le Jardin des Tuileries, le soir, tandis qu'une femme se gante la main droite, un monsieur, assis sur un banc, manifeste un état de fatigue que, toutefois, on ne s'explique pas très bien.

Depuis cent ans, les choses n'ont pas changé. Que les femmes se gantent ou ne se gantent pas, que des messieurs paraissent ou ne paraissent pas fatigués, aux Champs-Élysées, au Cours-la-Reine, aux Tuileries, la solitude pèse vite aux promeneurs attardés. Et si les propos paraissent difficiles à échanger avec le monsieur rencontré qu'on ne connaît pas, la galanterie les impose presque vis-à-vis d'une dame qui, peut-être égarée, ou simplement cherche un bureau d'omnibus ; il n'est donc pas plus indiscret de lui demander à la renseigner qu'il serait incorrect, à elle, de vous

adresser la parole pour vous demander un conseil.

De là à tailler un brin de causette, et, si le temps est beau, à s'asseoir sur un banc, il n'y a qu'un bien petit pas à franchir.

Si donc, à cette heure, la dame se gante..... ou se dégante, c'est qu'elle a de belles manières, que les mains gantées sont maladroites et, qu'au surplus, se ganter est un geste féminin qui a de la grâce et que la coquetterie veut que toute femme, même devant un monsieur qu'elle ne connaît pas, essaye de montrer ses charmes.

La galanterie française n'interdit nullement qu'il en soit autrement, même sous les regards de la lune se promenant paisiblement dans les nuages, découpant dans les jardins des ombres fantastiques, préparant l'esprit aux exquises rêveries qu'un beau ciel d'été promet aux promeneurs attardés.

C'est le sens, assurément, de l'estampe de Baudouin, et ce sont des sensations de cet ordre que, dans sa grâce maniérée, l'artiste a voulu traduire.

Mam'Laurent

C'était rue de Bretagne, dans le quartier du Temple. Une petite porte sous laquelle, le matin, se trouvait une marchande de lait, séparait la boutique d'un charbonnier, de celle d'un marchand de tabac qui était au coin de la rue.

Le soir, sous cette porte, se tenait une femme autour de la cinquantaine, assez forte, coiffée d'une mantille espagnole, une pélerine d'astrakan sur les épaules et les mains enfoncées dans un énorme manchon ; l'été, elle déambulait un peu dehors, faisant une vingtaine de pas devant le charbonnier et tournant le coin de la rue ; c'était sa façon de monter la garde pendant l'été....; mais, l'hiver, de cinq heures à minuit, elle ne quittait pas la porte de l'allée ; les locataires de la maison, qui la dérangeaient pour regagner leur logis, lui disaient bonjour et faisaient volontiers un bout de causette avec elle. Au-dessus de la porte était la fenêtre toujours allumée, le rideau dehors, jeté sur la barre d'appui comme sur un berceau d'enfant.

Chez elle, c'était d'une propreté flamande. Une petite entrée sur laquelle s'ouvrait la porte d'une cuisine précédait l'unique chambre où, près de la fenêtre, était une petite pièce qui servait de débarras et de cabinet de toilette.

Le fond de la chambre était orné d'un lit confortable sur lequel un édredon gonflé comme un aérostat écartait les mailles d'un couvre-lit qui avait l'air d'un filet de pêcheur en dentelles.

La cheminée où, quand il faisait froid, dormait un bon feu, couvert de cendre, était ornée d'une pendule aux colonnes d'albâtre où un petit amour, assis sur une escarpolette, servait de balancier. Deux flambleaux de cuivre, comme on en voit chez les curés de province, prêtaient leur symétrie à un arrangement, où des cadres de peluche contenaient le portrait du fils en soldat, mort au Tonkin, de deux vieilles gens qui devaient être des parents, et d'un homme, à tête de garde de Paris, qui avait de fortes moustaches. Une pelotte en velours grenat était pendue à l'un des côtés ; de l'autre, pour contre-balancer l'équilibre, un petit éventail en faïence contenait des allumettes bougies.

Au milieu de la pièce, un guéridon d'acajou ovale, couvert d'un de ces tapis faits de la réunion d'une quantité de petits morceaux de draps de couleurs variées, soutenait un vase, dans un cache-pot en paille de riz, sur lequel était brodé, avec de la laine, un bouquet de myosotis laissant s'étaler les feuilles velues d'une plante grasse en papier qui laissaient tomber leur ombre sur la table.

Un poisson rouge dans un bocal, un album de photographies en maroquin chagriné, avec une fermeture dorée, voisinant avec les fascicules épars d'un roman illustré.

Une chaise longue grenat, un fauteuil, deux chaises rembourrées avec, devant, des ronds de draps assemblés comme ceux du tapis, détachaient leur dentelure sur les carreaux rouges soigneusement entretenus par l'encaustique.

Quelques tableaux accrochés au mur, des photographies agrandies que la lumière avait mangé, des lithographies représentant une dame en crinoline accoudée à la terrasse d'un château, par un clair de lune ; une vue de Venise, où une gondole glissait sur un canal traversé d'un pont.

Rien, dans cet intérieur, n'aurait pu choquer l'œil le plus averti. Il y régnait un air de tranquillité qui réconfortait, qui promettait des plaisirs paisibles et discrets aux pauvres bougres que le sort avait mal partagés dans la répartition des jouissances humaines.

Là, on pouvait venir se reposer sans crainte d'exercices fatiguants propres à décortiquer la cervelle. Tout se passait simplement dans cet asile simple, ouvert loyalement aux besoins les moins contestables, dirigés par une personne que la nature avait créée pour les satisfaire en bonne bourgeoise, ignorante de tous les progrès et des fantaisies inutiles.

. . . .

Un jour, on trouva Madame Laurent assassinée. On ne lui connaissait pas d'ennemis. — Elle vivait depuis vingt ans dans son quartier, estimée de tout le monde ; l'assassin ne fut pas découvert. Une foule nombreuse et émue l'accompagna à sa dernière demeure. Quelques voisins pleurèrent. Une large couronne sur laquelle on lisait : *Souvenir des locataires,* témoignait de leurs regrets.

Loge d'Actrice

La loge est tendue d'étoffes aux tons pâlis, éclairée d'une lumière débordante qui mange toutes les ombres ; dans cette atmosphère de serre, où des parfums discrets s'échappent des frou-frou du dévêtement ; dans l'odeur d'onguent et de vanille des poudres et des blancs gras, assise devant sa glace, se pomponne une femme jeune et jolie.

Sur la toilette de linon, aux attaches de rubans clairs, s'encombrent des flacons et des pattes de lièvre ; des pots de fards, de petites soucoupes japonaises..., des brosses aux manches d'ivoire, des paquets d'épingles à cheveux... Les bras blancs, les mains souples, aux attaches fines, se jouent au-dessus de la tête, dans des mouvements de caresse qui soulèvent la poitrine et inscrivent, dans le dos, entre le rapprochement des épaules, tout le prolongement d'une flèche d'ombre...

Aux tentures sont accrochés des bibelots, des photographies, un vide-poche, des sachets et des pelotes mêlés aux japonaiseries, aux dessins de costumes et aux projets d'affiches.

La lumière ruisselle partout, dans cette loge où le torse nacré proclame sa splendeur sur la blancheur crue des linges tombés sur le dos de la chaise....

Des messieurs en habit, assis sur le divan, les jambes croisées, suivent les progrès du maquillage.

Sous le cristal du monocle, l'œil quête le moment propice où un peu plus de chair se montre ; la tête de mufle au cou gras, dont le pli ourle le faux-col, escompte les profits du souper chez Paillard où *Machinette* doit les rejoindre pour compléter la partie carrée projetée, afin de fêter, comme il convient, le succès de l'émission des Mines de Savon noir montée au capital de dix mille gogos.

C'est le terrain propre au maquillage des yeux, des lèvres et des sentiments, et, dans un coin, Cupidon rit en pensant aux robustes étreintes, sous les meules de foin, qui se paient d'un fichu à la fête du village ou d'une broche en clinquant sur laquelle sont enlacés deux cœurs.

Aux Lilas panachés

Sur la foi de vitraux en gélatine, indiquant un cabaret louche, nous étions entrés, satisfaire une curiosité de flâneur, dans cette rue bizarre où des boutiques de même allure s'intercalaient entre des échopes de cordonniers, des ateliers de serrurerie et des boutiques d'épicerie lamentables.

Une petite entrée avec un guéridon recouvert d'un tapis qui montrait ses râpes, un canapé de reps qui reflétait toutes les nuances de l'arc-en-ciel, offrait ses ressorts tassés à la rêverie d'une petite vieille ratatinée, qui semblait être, là, comme elle aurait été derrière un pilier d'église.

Cette boutique longue était séparée en plusieurs compartiments par des cloisons de volige tendues d'étoffes de tentures à treize sous le mètre, dont les déchirures et les zébrures de crasse étaient masquées par de grands éventails japonais et par des morceaux de crépon.

Nous entrâmes dans le second compartiment

où, autour d'une table, s'encombraient des bols de soupe à l'oignon et une platée de nouilles ; des femmes, casquées de chignons citrouille et de tignasses noirâtres, piquaient des cuillères d'étain dans la pâtée dont elles s'emplissaient goulument le bec.

Leurs cous gras et suiffards sortaient de peignoirs de peluche sur lesquels, de temps en temps, s'échappant des lèvres, un filet de fromage venait s'allonger. Leurs bras étaient nus, rouges et musclés comme des abattis de débardeurs.

Sur une chaise, en entrant, un paquet de linge humide apporté par une blanchisseuse s'affalait par les bouts et s'égouttait sur le carreau.

Un lit, une sorte de lit d'hôpital était à gauche ; en face, sur l'autre paroi, une longue table montée sur des tréteaux soutenait un poêle où une eau de vaisselle grabottait, tandis qu'une troisième personne, d'un torchon de cuisine de caserne, s'attaquait à la vaisselle, vigoureusement, pour la mettre ensuite, en tas, près d'un plâtre doré qui représentait un moissonneur.

Nous demandâmes qu'on nous servît quel-

que consommation, sans oser indiquer nos préférences.

— On ne boit rien ici. On vient pour faire l'amour. — Et on nous montra, dans les compartiments du fond, de grands lits propices.

Le dîner se terminait. Pendant que les assiettes maculées par les nouilles, collées sur leurs bords, disparaissaient les unes après les autres dans le graillonnement d'une eau de vaisselle qui s'enrichissait d'odeurs de fromage, les femmes en peignoir de peluche cassaient avec leurs dents des noisettes, ce qui donnait la certitude qu'elles n'avaient pas de râteliers.

Le tapage de quelques pièces blanches était légitime vis-à-vis de si maigres consommateurs et un paquet de cigarettes fut mis à sac.

— Donne z'en une à la vieille qui est dans l'entrée.

Celle-là, on l'avait oubliée ! Elle se leva, prit une allumette, reposa son séant sur les ressorts qui gémirent, et, époumonnée sans doute par l'effort, elle pompa ferme les petites bouffées de tabac qui s'échappaient ensuite de son vieux bec, en petits jets de vapeur,

dont les spirales se détachèrent, blanchâtres, sur le décor oriental des vitraux de gélatine.

Nous sortimes ; et, dans cette rue empuantée, l'air semblait frais et tout embaumé d'odeurs printanières....

Magasins de Nouveautés

En costume tailleur, la main gantée serrant la robe met en valeur, sous la soie légère qui la protège, une petite croupe, modelée comme les fesses d'un Clodion.

Elle va, vient, trottine, sans se presser, devant les devantures où s'étalent les lingeries de luxe, les garnitures en bronze qui sentent le magasin de chocolatier, les céramiques qui puent la garniture de cuvettes, la pâle lessive de clair de lune et d'eau savonneuse de vases que la honte n'atteint pas quand on y met des fleurs, les maroquineries couleur pis de vache et la luxure des corsets de satin noir sur lesquels, comme des paraphes de manuscrits anciens, joue la fantaisie des lacets bouton d'or.

Elle va, toujours, continuant sa route, fai-

sant le tour de l'immeuble, jusqu'au moment propice où le monsieur décoré, préparant des excuses, marchera sur sa robe.

Alors, l'hameçon est agraffé au blair de l'homme à l'œil de veau qu'elle entraîne à l'intérieur, devant la féerie des froufroutants jupons ou l'ornithologie des chapeaux à la mode.

Mais le moment de conclure arrive.

De son œil poivré, elle arrache les aveux à l'irrémédiable mal d'amour du mâle congestionné.

Et, tout à l'heure, le divan du restaurant voisin sera le confident d'un entretien où chacun aura trouvé son compte.

Coût :
Un louis ;
Cent sous pour la voiture ;
Un franc pour le garçon ;
Plus la chambre.

Madame fait, quelquefois, deux séances par jour.

La Mère aux Apprentis

Pendant plus de vingt ans, elle a été l'initiatrice aux premiers bégaiements d'amour de toute une génération de bijoutiers, de passeurs à l'eau-forte, de gaîniers et de sertisseurs qui œuvrent dans le quartier du Temple.

C'était place de la Corderie, au rez-de-chaussée d'une maison basse, donnant sur la rue, qu'elle avait une petite pièce où se trouvaient un lit, un poêle, un divan éclopé et quelques chaises. Elle vivait là, tranquille, estimée des voisins, assurée d'un gain régulier, suffisant même pour lui permettre de réaliser quelques économies. Seule, sans marlou, elle résumait ce qu'on appelle une vie paisible et sans aléas.

Au contact de ses flancs solides, les arpettes se préparaient à leur besogne de mâle; s'exerçaient à chercher, en connaissance de cause, sous le sarrau des polisseuses et sous la cotte des cartonnières, les éléments d'audace propices à des conquêtes que la promiscuité des ateliers rend faciles.

A des prix des plus modiques, elle trans-

muait en réalités les désirs naissants de la jeunesse du quartier.

Les soirs de paie, le voisinage de sa demeure, près de la *Boîte à limaille,* le bal du quartier, lui attirait une clientèle à laquelle elle ne suffisait pas. Bien souvent, à sa porte, il fallait..... attendre son tour.

Pauvre *Mère aux apprentis !* Je la vois encore, trimballant sur le trottoir une croupe d'Hottentote qui la faisait marcher comme un canard. Elle ne quittait pas un immense riflard qu'elle ouvrait, le soir, très tard, même quand il ne pleuvait pas, disant que ça mettait à l'abri des regards indiscrets quand on n'avait qu'à causer un instant.....

Un jour, on ne la revit plus ; appelée en province par le décès d'un parent, elle y resta. Elle vit, paraît-il, tranquille dans son village, entourée de deux ou trois chats. Elle remémore sa vie passée, regrette quelquefois son petit réduit paisible près de la *Boîte à limaille,* et se dit, qu'après tout, elle n'a jamais fait de mal à personne et qu'il ne manque pas de femmes qui ne peuvent pas en dire autant.

Quartier de l'Opéra

Des portes cochères historiées d'écussons de cuivre et de plaques de marbre où se lisent, en lettres d'or, les mots : *Robes et Manteaux*, *Modes*, *Fleurs et Parures*, les petites ouvrières s'échappent, à midi, comme une volée de pinsons.

Les cheveux en brioche, le nez au vent, en corsages clairs, en jupes noires poudrées de petits traits d'or et d'argent qui sont des brins de soie et des râpures de draps.

Elles vont, bras dessus, bras dessous, par deux, par trois, égayant de leur ramage les gens affairés qui encombrent le trottoir.

Dans de petits restaurants des rues voisines, elles entrent en coup de vent, balayant du sautillement de leurs jupes le sable jaune des salles, garnies de petites tables, où elles s'asseyent pour manger le plat du jour entre un rond de saucisson et deux sous de confitures...

Tout à l'heure, toute la volée de corsages clairs et de cheveux ébouriffés aura repris sa place, à l'atelier, autour des tables encom-

brées de jupes de satin, de rubans et de volants de dentelle...

Et, ainsi, tous les jours, jusqu'à celui où le commissionnaire du coin, assis sur sa boîte, près du bec de gaz, remarquera qu'on ne voit plus la *grande brune* ou la *petite blonde* grassouillette... C'est ainsi qu'elles s'envolent !... Le *vieux monsieur* ou le garçon perruquier ont passé par là. C'est une novice de plus que le sort laissera parmi les blessées ou conduira à la gloire, dans les champs de chardons et de roses où l'amour livre ses batailles.

Le Monsieur de ces Dames

Pendant que, là-bas, Madame est livrée aux fonctions régulières et administratives, M. Jules vaque aux soins du ménage.

L'appartement est coquet, bien entretenu. Les termes sont payés recta et d'avance ; M. et Mme Jules n'ont aucune dette dans le quartier, où ils jouissent d'une parfaite considération.

M. Jules fait de la représentation pour les vins et s'occupe un peu aux Courses.

Madame se dit caissière, au loin, dans un café, du côté des Ternes, où Monsieur va la chercher, à moins qu'elle ne vienne le rejoindre dans un café du quartier où il fait sa manille. Forcément ils rentrent tard, mais ils ne font aucun bruit dans la maison ; ils sont estimés des locataires ; ils ont du vin en cave que M. Jules met lui-même en bouteilles, en remontant chaque fois deux à la concierge.

Ils n'ont pas d'enfants, mais un chien épagneul qui s'appelle *Michet*. Ils ont aussi un perroquet, aux plumes vertes et jaunes, qui parle et qui dit souvent : « N'est-ce pas que c'est bon, mon chéri ? » Ce qui fait rire les voisins d'en face.

M. et Mme Jules se lèvent tard, vers neuf heures et demie, dix heures. Régulièrement, M. Jules, en bras de chemise, descend son chien, fait un bout de causette avec les boutiquiers du quartier, remonte le journal, du lait et des petits pains au beurre pour le déjeuner du matin. Vers onze heures ils partent, souvent ensemble, et chacun se dirige vers ses affaires.

Le dimanche, la journée se passe à la maison. — Souvent, un ami vient déjeuner ou

dîner, et aussi la sœur de Madame, dont la fille est dactylographe ; aux fêtes, le fils, qui est soldat, les accompagne et la journée se passe ensemble, dans le quartier. — Madame n'aime pas à sortir mais tous, le soir, sont là, à l'apéritif, à la terrasse, respirant le bon air, au petit café où M. Jules est habitué et où il est, comme chez lui, avec sa pipe au râtelier et sa queue de billard, à lui, cadenassée pour qu'on n'y touche pas. Et la vie, toujours pareille, s'écoule pour M. et Mme Jules très paisiblement. Ils parlent de se retirer dans quelques années, et, pour passer leur temps, de prendre à la campagne un petit café ou un hôtel. Mais, tant qu'ils pourront travailler tous les deux, ils resteront, là, dans cette maison et dans ce quartier où ils sont connus et où M. Jules, électeur influent, fait de la politique et est membre de tous les Comités électoraux de son parti. Ses idées, d'ailleurs, sont très avancées ; il est de ceux qui veulent s'affranchir de la « pourriture » des hautes classes et de l'influence des curés. Les questions sociales l'intéressent, il s'occupe du sort des ouvriers et de la moralisation de l'enfance, en discours rapides qu'il écoule aux

comptoirs des marchands de vins chez lesquels il est très écouté. Le conseiller municipal lui donne de vigoureuses poignées de main, ce qui contribue à renforcer une influence électorale dont on tient compte et qu'on soigne.

Carrefour Buci

Autour du Carrefour Buci serpentent encore, tortueuses et sales, de vieilles rues qui gardent les allures du passé. Elles les gardent bien, ces traditions, et là, tout comme autrefois, on y retrouve les gîtes d'amour à bas prix à l'usage des célibataires à la bourse plate et des hommes mariés incontentés.

Aux approches de l'hiver, quand la nuit s'approche, l'aspect de ces rues est curieux et suggestif. De petites boutiques, qui rappellent les boîtes à Mathurins des pays bretons, entr'ouvrent leurs portes et laissent voir, pour aguicher le passant, des intérieurs bourrés de tous les coald-crème et de tous les onguents propres à mettre en valeur la peau fatiguée de ces dames.

Ce sont des fauteuils aux bras accueillants recouverts de dentelles au crochet, des cache-pots enrubannés où des fleurs artificielles dont la poussière tanne les couleurs, paraissent mourir comme si elles étaient vraies. Un guéridon avec un tapis oriental supporte vaillamment le contact de petites corbeilles en osier, où sont aussi des fleurs. Aux murs, des chromos données en prime par les illustrés ou les bazars trouvent là l'abri qui leur convient. Une, deux ou trois dames au plus, en peignoirs aux couleurs fondantes, illustrent de leurs poses alanguies l'intérêt spécial de ces petites pièces qui sont le salon de passage aux délices que se proposent des livreurs de magasins ou des vieillards que l'été de la Saint-Martin tourmente.

Du dehors, si le passant ralentit sa marche devant ces établissements hospitaliers aux devantures lilas ou bleu ciel, chapeautés d'un titre qui rappelle le siècle passé : *Au Panier fleuri, Au Camélia blanc, Au Bouton de Rose,* un rideau s'entrebâille et des nuances de confitures de groseille et de glace à la framboise vous sont offertes par des lèvres qui sont comme agrandies par un sabre et des coins

d'épaule qui émergent à propos d'un fichu d'Andalouse.

En somme, ce n'est ni mieux ni plus mal qu'ailleurs.

Il n'y a pas de fleurs artificielles qui soient plus belles les unes que les autres, et les gens qui sont attirés, là, ont tout aussi bon appétit que devant des fraises des bois.

Il faut bien qu'il en soit ainsi, car il n'est pas assez de fraises des bois pour que tout le monde en ait sur les lèvres.

Ces petites boutiques offrent aux déshérités la même chose que les cabinets de haute noce où la glace est rayée de noms de femmes par le brillant d'un financier.

On n'y ment pas davantage.

La Môme Anthracite

Elle faisait les délices d'un petit café d'habitués qui flambait, de ses feux blancs et crus, comme le fanal d'une proue de navire, pénétrant, aux soirs d'hiver, dans l'ombre rougie du carrefour.

D'humeur égale et de prix abordables, à

l'heure ou au mois, suivant le hasard des choses, ses charmes non sans attraits apportaient à sa vie son contingent alimentaire.

Autour des tables, aux heures de manille, ses conseils discrets étaient quelquefois écoutés, et ses apports de galanterie ne passaient pas inaperçus.

Un bail, plus prolongé que les autres, la laissait en possession d'un gaillard trapu, jovial et à figure ronde qui *était* dans les Bois et Charbons, et la môme, tout court, devint : « *La Môme Anthracite* ».

Le bail, quoique renouvelable à la volonté du preneur, prit fin, et la Môme Anthracite recommença des pourchas amoureux moins prolongés. Puis, un jour, elle disparut..... complètement et sans avoir crié gare !

La manille fut plus morne les premiers jours.

Mais la vie, dans le petit clan d'habitués, recommença pareille ; quand, un soir, à une autre table, près du comptoir, on vit la Môme, en toilette plus discrète qu'autrefois, accompagnée d'un monsieur, petit et très morne, à cheveux plats, quoiqu'il frisât la quarantaine.

Un sourire discret, seulement, salua les amis d'autrefois ; puis, ce fut la même chose pendant quelques jours ; le salut devint, alors, ouvert et aimable, comme celui d'une personne qui tient à faire voir qu'elle a des relations.

Elle revint seule, un jour, s'asseoir à la table des amis qui se préparaient à fêter son retour et à lui faire narrer les circonstances de sa fugue, quand elle dit : « Je pars demain en Touraine et je me marie avec le « type » que vous avez vu, qui est notaire dans un chef-lieu de canton ». Ce fut tout.

La manille fut interrompue ce soir-là. Elle resta peu d'ailleurs, prétextant avoir beaucoup à faire à la veille d'un départ ; et, chacun, suivant son humeur et sa philosophie, dit son mot sur le départ motivé de la Môme et sur l'homme aux cheveux plats.

Quelques mois passèrent, quand, toujours un soir, près du comptoir, on la vit attablée avec une fillette de quatre ou cinq ans qu'elle bourrait de brioches et d'éclairs au chocolat que des rasades d'orangeades et de sirops aidaient à ingérer.

— Ma fille, dit-elle.

— Ta fille, déjà ? fit quelqu'un.

— Non ! ne blaguons pas, j'ai épousé mon type pour qu'il la reconnaisse. C'était une idée à moi, je ne me suis pas mariée pour autre chose, mais, une fois dans ce patelin, ah ! zut ! alors, la barbe ! J'ai foutu le camp hier soir sans rien dire, et me v'là !

. . . .

On ne la revit plus jamais, on n'entendit plus parler de la Môme Anthracite..... ni de sa gosse..... ni du notaire aux cheveux plats qui, dans son « patelin », réfléchit sans doute à l'inconstance des femmes et à la fragilité des passions humaines en pensant que, dans son pays de Touraine, François Ier avait écrit sur les vitres du château d'Amboise : « Souvent femme varie, bien fol est qui s'y fie. »

Poste restante

La clientèle de toutes les retapeuses des *petites annonces.* — Des femmes de toutes sortes, venues, là, le matin, le filet aux provisions à la main, chercher la lettre du gogo amorcé la veille par la réclame à trente sous

la ligne. Courrier bien incertain, où se mêlent, aux lettres de farceurs, celles des déclassés à la recherche de la femme hystérique bonne à exploiter, lettres de fous, de malades, de chasseurs de pièces de cent sous, d'amorceurs d'affaires louches, de tout ce que Paris compte de traîneurs de savates à la recherche du morceau de pain ou du verre d'absinthe du lendemain. Tout le monde des jouisseurs en dérive, d'inventeurs aux abois, de crève-la-faim, de notaires décartonnés et de faillis départementaux, arrive là, devant le guichet qui s'ouvre pour rejeter, dans leurs serviettes crasseuses et dans leurs poches trouées toute la sanie des réponses qui viennent d'autres crève-la-faim comme eux, des irréductibles déclassés qui picorent sur la quatrième page des journaux, comme sur un fumier malsain, l'espoir de la maigre pitance d'un jour.

Méli-mélo, devant les guichets, à l'heure du premier courrier, de hauts-de-forme huilés, de vieilles matrones, de faces rasées par des barbiers de prison, de maigres femmes en noir, de faméliques fantômes auxquels le placide employé délivre les échantillons du style

des gogos, des crapules et des lamentables besoigneux.

Plus tard, après qu'est dégorgée cette pâture à tous les misérables, la clientèle s'épure ; des messieurs au pardessus à col d'astrakan se montrent, des femmes en jaquette, penchées devant le guichet, arrondissent des croupes que le commis du Sentier reluque.

Elles arrivent bientôt, plus nombreuses, aux approches de midi ; petites bourgeoises qui vont chercher le déjeuner ; trottins encombrés de leurs grands cartons noirs, belles madames que le taxi arrête à la porte. — C'est l'heure de la promenade d'amour. C'est l'offre d'un dîner, d'un louis, d'une partie de campagne que l'enveloppe recèle. C'est quelquefois une joie, souvent un drame ou un espoir qu'elle contient ; c'est presque toujours un mensonge. Et, chaque jour de la vie, à tous les guichets de France et de Navarre se fait, par un employé bénévole, la distribution gratuite des joies et des misères, des espoirs et des déceptions, des constants mensonges et des serments d'une heure, et c'est, sous la forme épistolaire, la dîme que le mystérieux

inconnu prélève, à chaque heure, sur l'irréductible naïveté de la pauvre bête humaine.

L'Horloger

A quarante-cinq ans, Madame était devenue veuve. Son mari, gros brasseur d'affaires, lui avait laissé une fortune et pas d'enfants. Riche de son côté, tout son avoir était destiné à des neveux et nièces qu'elle aimait d'ailleurs ; elle avait juré de ne pas se remarier, quoique les influences barométriques et les premiers bourgeons la secouassent un peu fort en lui produisant l'effet d'un coup d'étrivière sur la croupe d'un cheval de sang.

A aucun prix elle n'eût voulu prendre un amant. — De respectabilité bourgeoise et hautaine, faite de mesquineries acquises derrière les comptoirs du monde à esprit étroit duquel elle sortait, quoique libre, elle fut paralysée dans les moyens de sortir d'un état physiologique qui drainait un sang surchauffé dans toutes ses artères.

Elle confia un jour à une amie, veuve comme elle, le trouble où la jetait cette continence.

Elle tomba à merveille — cette amie avait *passé par là.* — Elle était du même monde, avait des scrupules pareils et elle s'en était bien tirée, ce qu'elle lui confia en lui conseillant de faire comme elle. . . . .

. . . .

Bientôt au personnel ambulant de la maison : frotteur, tapissier, etc., s'ajouta un jeune et solide garçon qui vint tous les huit jours remonter les pendules ; il y en avait plusieurs, mais, maintenant, toutes ces horloges dont le remontage était confié aux femmes de chambre et à la maîtresse de maison marchèrent à merveille.

L'horloger venait à des jours réguliers, il était bien élevé, beau garçon, complaisant. Il était même un peu expert en son art et initia Madame à des plaisirs qu'elle ignorait. Elle connut alors les joies de la collection ; le bonheur-du-jour du salon s'encombra de petites montres Louis XV, rondes comme des oignons, avec leurs hautes bélières ciselées. Le cabinet de toilette fut orné d'un cartel rocaille d'un style très pur qui égrenait le chapelet des heures sur un timbre d'un son mystérieux et profond ; ce furent de petits réveils-matins

ayant marqué les heures des levers de caillettes auxquelles un abbé galant venait dire la nouvelle du jour.

Ces bibelots, achetés chez les antiquaires, n'étaient pas toujours en bon état ; des pièces quelquefois manquaient, des ressorts étaient à changer, la dorure à refaire, ce qui expliquait les visites assez fréquentes de l'horloger, en dehors des jours de remontage.

..... Et la vie reprit, pour cette dame veuve, avec des jours ensoleillés. Elle devint même passionnée comme tout vrai collectionneur. Elle mettait le prix, d'ailleurs, à ce nouveau plaisir qui la contentait et qui avait créé au modeste horloger une situation très rémunératrice.

Cependant, un jour, une fine mouche de femme de chambre remarqua qu'il fallait à l'horloger plus de temps pour remonter la pendule de la chambre de Madame, qu'il n'en fallait pour remonter les autres. Elle fut renvoyée de suite et son mois fut payé ; c'est à son indiscrétion que nous devons d'avoir cru intéressant de parler de cet horloger et de cette veuve.

La Vieille

Aux fortifs, le soir, la vieille que quarante ans de trimard n'ont ni enrichie, ni usée, vend, moyennant quelques sous, ce que lui demandent les pauvres bougres qui n'ont rien eu dans la vie, sur la route où l'amour ne perd pas ses droits.

Chemineaux, va-nu-pieds, crève-la-faim, toute la lie du bataillon de misère cherche, comme les autres, leur pâture et connaissent les endroits où la vieille chemine, consolatrice d'un instant, misérable autant qu'eux, prêtresse, tout comme une autre, du formidable bataillon d'amour.

Assis au bord du fossé, un groupe se détache sur le fond d'ardoise de la nuit. Au loin, des fenêtres d'usine flambent. Un ruban de taches jaunes serpente vers des maisons noires ; à l'horizon, deux petites lumières vertes percent la brume comme des yeux de chats-huants : c'est le tramway de théâtre qui corne dans le silence, les appels de trompette sur le grincement des roues des voitures maraîchères.

L'homme redescend, lentement, le sentier du talus, traverse la poterne où des douaniers dorment sur des chaises, pendant que la silhouette de la vieille perchée là-haut, comme le poteau indicateur des plaisirs qu'elle offre encore, aux pochards attardés, aux ouvriers d'usine qui rentrent au logis, leur boîte de fer blanc à la main, le foulard autour du cou, les narines aspirant l'air de la nuit. Ils savent qu'elle est là, tous les soirs, par le vent et par la pluie, à la même place, pourvoyeuse, au rabais, d'appétits qui sont les mêmes que ceux de l'homme en frac qui guette, sous le maillot, les chairs de la danseuse dont il paiera demain le sourire, le prix d'une année de turbin des clients de la vieille.

Courtisane

Elle m'avait demandé la carte, puis la salière, et encore je ne suis plus quoi. Je vis clairement son désir de lier conversation. Assis à cette table de restaurant de boulevard, au premier, devant la large baie où tout le grouillement de la rue reprenait son train-

train, après l'heure plus tranquille du déjeuner.

La salle se vidait, peu à peu : employés de banque, gros commerçants, étrangers et gens de province, partant tôt pour des Matinées, des courses, des visites aux expositions, et pour tout ce que Paris peut offrir aux après-midi des désœuvrés.

Nous fûmes bientôt seuls à la petite table dégarnie des clients pressés. Elle plongeait dans un baba des petites dents très blanches. Moulée dans un costume tailleur, les mains fines, un chapeau de petite femme de sous-préfet, elle était très bien ; distinguée presque ; seul, un léger sans-gêne, discret cependant, la trahissait.

Après quelques propros échangés, je vis qu'il n'y avait aucune indiscrétion à lui demander ce qu'elle faisait. Fine, délurée, l'œil observateur, si elle me prit pour un client, elle dut considérer l'aubaine comme très ploblématique, puisqu'elle me répondit.

— Oh ! avec vous, je n'ai pas à faire de battage ; je suis courtisane, tout comme on est modiste ou dactylographe.

Je ne me stupéfiai nullement ; elle m'en sut gré.

— Mon Dieu ! oui, ajouta-t-elle, je n'emploie pas mon temps à la recherche de relations d'une heure, je chasse celles d'un mois, une semaine au moins ; je ne traîne ni dans les casinos, ni dans les cafés. Les déjeuners et les dîners dans des restaurants comme celui-ci, sont inscrits dans mes frais généraux. C'est, là, que j'opère sur l'étranger, sur le négociant de province. Je joue à la femme seule, délaissée ou veuve, suivant les têtes. Cela me procure des ressources alimentaires très appréciables.

Je suis une bourgeoise bien logée, bien habillée et j'ai une bonne ; cela me mènera plus sûrement au mariage que si j'étais une fille de bonne famille, soutenant sa mère veuve, avec des leçons de piano. Et puis, en somme, ajouta-t-elle, ai-je plus d'une dizaine de relations par an ? Je ne m'adresse qu'aux gens cossus.

Dites-vous bien qu'il y a beaucoup de femmes mariées qui ont des toilettes que ne pourraient payer les appointements du mari. Font-elles autrement? non : la seule diffé-

rence, c'est qu'elles travaillent à la journée ; moi, au mois. Voilà tout.

Je lui offris une chartreuse qu'elle accepta gentiment ; et, certes, si je lui avais demandé de l'accompagner, elle m'eût répondu :

— Merci ! la vie est dure et on n'arrive à rien, si on s'amuse en route.

« *Mon Vieux* ».

Le peintre G., furieusement, continuait, après le départ de son modèle, à larder de coups de brosse le corps de femme dont il avait l'image sur sa toile et qui était celui de la petite femme qui venait de partir.

— Elle est gentille comme tout, lui dis-je. Comme c'est drôle ! elle se met comme ça toute nue, devant toi, c'est bien ; c'est son métier. Mais, devant moi, c'est autre chose, et il y a dans ses yeux, dans ses gestes, dans sa parole comme une véritable chasteté. Oh ! c'est bien drôle !

— Oh ! oui, me répondit-il en s'attaquant au torse qu'il faisait saillir par des touches de lumière. Vois-tu, ma bonne heure de tra-

vail, c'est quand le modèle n'est plus là. Alors je le possède, je l'ai dans l'esprit et dans l'œil, comme je le conçois.... comme j'envie de le rendre.... Ah ! oui, elle est, en effet, bien drôle cette petite !

— Sage ?

— Sage, si tu veux ; elle a un amant, un jeune architecte. C'est une idylle. Je voudrais pouvoir te raconter ça. Ce ne sont rien que des promenades dans les bois en cueillant du muguet ; des soirées à la fenêtre, au clair de lune, une bonne petite popotte à deux, dans une chambre tendue de papier à fleurs, avec des rideaux blancs à la fenêtre et une cage avec un chardonneret. Toute la lyre, te dis-je, des Musette et des Mimi-Pinson.

— Ça ne m'étonne pas... Elle est vraiment gentille !...

— Non, il ne faut s'étonner de rien ; mais, écoute un peu, tu vas voir. C'était jeudi dernier, je terminais ma séance et j'étais impatient de reprendre ma toile ; je lui demandai une séance en plus de nos jours convenus.

— Demain, n'est-ce pas ?

— Mais non, dit-elle, ouvrant ses petits yeux à la Greuze et faisant de sa bouche le petit cul-

de-poule que tu connais. C'est vendredi.

— Je le sais bien que c'est vendredi, et puis après ?

— Mais, le vendredi, je n'peux pas, c'est le jour de mon vieux.

— Ton vieux ! qu'est-ce que c'est que ça, « ton vieux » ?

— Comment, vous ne savez pas que j'ai un vieux qui me donne vingt francs et qui vient tous les vendredis.

— Mais non, je ne savais pas ça !

J'ajoutai seulement : — Eh bien ! mais, ton petit coco, — c'est comme ça qu'elle appelait l'architecte, — qu'est-ce qu'il dit de ça ?

— Ben, voyons, c'est pas un imbécile ! Il sait bien que c'est pas avec mes séances que nous pouvons vivre tous les deux. Ça vaut encore mieux que d'faire la noce....

J'allumai ma cigarette, quittai mon refuge dans le vieux fauteuil, et, en m'en allant, je pensai qu'Henri Rochefort avait dit qu'il y avait de la perversité dans les figures de Greuze.

. . . .

Plus tard, je demandai à mon ami des nouvelles de son petit modèle.

— Je ne sais pas, me dit-il, mais le nombre de « ses vieux » a dû augmenter, car maintenant, c'est le diable pour lui avoir des séances l'après-midi.

Masseuse à domicile

L'art du massage qui s'est, de nos jours, scientifiquemment développé grâce au concours que lui apporte la médecine moderne, a créé toute une légion de spécialistes dirigés sur des genres de massage d'un ordre plutôt aimable.

Les femmes ont surtout fait merveille en cet art. La souplesse de leurs doigts, vainqueurs des difficultés qui découlent de la variété des cas, de la nécessité de les bien connaître, ont donné au sexe féminin un avantage incontesté dans l'exercice d'une profession qui réclame un savoir faire consommé pour bien pétrir les muscles en connaissance de cause, connaître les parties essentielles de la sensibilité, apprécier, comme il convient, les fonctions miologiques de notre enveloppe charnue.

A en juger par les annonces, l'adjectif « diplômé » s'adapte aussi étroitement au titre de masseuse, que celui de « distingué » à celui d'économiste, ou « d'illustre » à celui de confrère. Les mains expertes, courtes et grassouillettes, appartiennent le plus souvent à des femmes qui ont dépassé l'âge canonique ; leur venue chez le célibataire cloué par les rhumatismes sur le fauteuil de cuir valétudinaire, ne prête à aucune malveillance de la part de l'entourage, qui n'ignore pas que les séances de massage n'ont pas besoin de témoin, qui ne s'impressionne pas de leur régularité, et ne se doute pas du soulagement que ces soins apportent aux continences qu'impose la solitude.

Les gens valides se déplacent volontiers ; il faut bien cependant que les perclus ne soient pas exclus des bienfaits curatifs qu'impérieusement la nature humaine réclame pour adoucir ses misères.

De là, les professionnelles sédentaires et les professionnelles à domicile. Renseignements toujours indiqués dans les annonces qui se groupent sous la rubrique : *Massages, soins hygiéniques à domicile.*

La Gosse

On l'appelait : La Gosse. En même temps qu'un envoi de futailles, de sacs de marrons et de viandes salées, elle était débarquée à Paris, vraie maugrabine, non décrassée, avec une petite bouche dont les lèvres saignaient comme des baies de genièvre, avec des yeux qui flambaient comme des quinquets, toujours allumés, sous l'ombre d'une tignasse d'étoupe qui lui mangeait le front.

En cotillon court sous lequel frétillaient deux jambes nerveuses ; le nez au vent, avec ses mots de patois auverpin, jetés à tous les vents, elle emplissait la boutique de son jargon et du va-et-vient de ses cottes.

Établi sans frais avec quelques sacs de charbons et des cotrets, le bougnasse faisait ses affaires dans ce quartier neuf. Comme les maisons en construction amenaient, là, toute une clientèle d'ouvriers, il loua une boutique plus grande et la bourgeoise se mit à faire la cuisine et à débiter des apéritifs. Puis, il fal-

lut s'adjoindre une bonne qu'on fit venir du pays.

La maison était fondée ; le bœuf nature, les faillots, les platrées de choux sentant bon la cuisine de campagne attirèrent la clientèle du bâtiment où des ouvriers se retrouvaient et parlaient du pays.

L'éducation de « la Gosse » fut facile : vive, familière, aguichante, ne s'étonnant de rien, elle devint vite un hors-d'œuvre des déjeuners où, aux gens du pays, se joignit vite l'élément parisien des peintres en bâtiments et des plombiers.

La *Gosse* fut un succès pour l'établissement et devint une source de profit appréciable. Elle passait facilement, en servant les plats, en toutes les mains qui, souvent, s'égaraient sous ses jupes, quand, penchée sur la table pour servir un dessert, elle tendait la croupe en allongeant la jambe.

Petite fleur de montagne, elle en vit de belles en peu de temps ! Les ongles bourrés de mastic, les mains lardées d'échardes, les doigts durcis par le marteau ou la lime prélevèrent la dîme de leurs appétits sur ses chairs aux senteurs de mûres sauvages...

Puis, un jour, on ne la revit plus ; on n'entendit plus parler d'elle. Le patron prit une autre bonne et les mains inoccupées des clients perdirent l'habitude de poivrer leurs plats qui leur était devenue familière. La *Gosse*, mise à mal sans doute, s'en fut dans quelque coin, augmenter d'une maugrabine comme elle, le formidable bataillon des êtres de misère.

Curiosités

L'enseigne en lettres de verre bleu-de-roi était collée sur les vitres :

Vente et Achat de Curiosités.

La devanture était encombrée de poteries de Delft, de vieux ivoires japonais où des poussahs montraient, dans des faces de saindoux, des yeux alanguis de luxure ; de pendules Empire aux colonnes dorées sous lesquelles, devant une urne, une vestale brûlait des parfums ; de petits médaillons Louis XVI

sertis d'un cercle de perles avec un ruban d'or couronnant quelque tête de jeune capitaine mort à Fontenoy, peint sur l'ivoire par une main habile ; de vieilles montres à sonnerie, bedonnant comme une bassinoire ajourée dans leur ton chaud de patine de cent ans ; puis, c'étaient des dentelles de Bruges ou de Point d'Alençon, pendues à des tringles, à côté de vieilles broderies usées sur les manches de quelque capitaine du Premier Empire.

Tout le passé venait s'inscrire dans cette vitrine parmi mille objets différents : des tabatières d'abbés galants, des petites mules de duchesse, des éventails aux lames brisées laissaient un vide dans les compositions de scènes galantes du Pré-aux-Clercs.

Des montres ciselées au cadran Louis XV, de petits Saxe menus, délicieux dans leur grâce maniérée, étaient encadrés entre des bijoux normands, des croix bretonnes, et des Saint-Esprit au ventre d'argent gonflé comme quelque insecte gras, aux ailes serties de strass.

Toute cette vitrine rappelait le passé, mais, au milieu, une place vide, régulière comme l'intérieur d'un cadre, laissait voir le profil


HB
CURIOSITÉS

très moderne d'une femme brune au nez israélite et à la bouche ardente qui laissait tomber sur le travail au crochet que deux mains grassouillettes maniaient, un œil plombé de bistre, que voilaient de longs cils aux rangs serrés et fauves.

On s'arrêtait, là, bien plus pour voir cette tête orientale qui éveillait des odeurs d'encens dans des mosquées sombres où des gouttes d'eau, lentement tombaient dans des vasques, que pour les mille riens de l'étalage, — d'autant, qu'une fois dans la boutique, sous les cils aux rangs serrés et fauves, un œil flambait, que la bouche ardente semblait saigner quand, dans un sourire, les lèvres disaient :

— Venez donc dans l'arrière-boutique ; je vais vous montrer des bibelots que je ne fais pas voir à tout le monde.

Bal de Barrière

Une odeur de savon d'amandes et d'aisselles, des relents fades de dessous de jupes ; des senteurs de chairs passées au lubin et de chignons encrassés. Tout cela grouillant, s'échauffant dans le soulèvement des linges douteux, fermentant dans la chaleur d'étuve du bastringue, montant autour des becs de gaz en buées molles et rougeâtres.

L'orchestre laisse tomber de la corbeille, où les musiciens s'agitent et s'époumonnent, une mayonnaise de sons discordants que le maestro paraît remuer avec son bâton. Aux joues gonflées sur l'embouchure des cuivres, aux archets qui râclent la corde à boyaux, à l'homme qui tape sur la grosse caisse comme s'il battait un tapis, il soutire une bordée de sons canailles.

Autour des cerises à l'eau-de-vie, des bières de pissat, des cafés fadasses et des limonades qui sentent l'épluchure de coing, des hommes en loubières et en bourgerons, des femmes en cheveux et en corsage, reniflent toute la puanteur soulevée du parquet

par la battue de toutes les semelles qui tricotent.

Voilà des heures que fermentent ce bruit et ces odeurs dans cette chaleur étouffante. La machine à plaisir est chauffée à point et ça pue ferme. Les groupes se forment, au hasard des rencontres ; les couples s'accrochent par l'échange des propositions et des chiffres. On gesticule et on gueule. L'orchestre débonde toute la ressource de ses bruits canailles dans le dernier quadrille au milieu duquel éclate, dans le rugissement des cuivres et le battement des cymbales, le crépitement des fusées d'un feu d'artifice.....

Les portes matelassées de moleskine s'ouvrent alors, laissant s'échapper en flots tumultueux toute cette coulée de chairs échauffées qui va prendre le coup de l'étrier pour s'abattre ensuite sur la poisseuse literie des hôtels meublés d'alentour.

Leçons de Piano

Ils sont curieux, les quelques endroits où se donnent de véritables leçons de piano ; où

des femmes de bourgeois accompagnent de grandes filles fadasses apprenant tout aussi bien qu'ailleurs à extraire du clavier des *Prières de Vierge* et des *Cloches du Monastère,* qui saupoudreront de leurs arpèges les tasses de thé des réunions de famille. Ce sont surtout ces leçons qu'on donne dans ces endroits assez rares, mais on en donne d'autres aussi. Et il est, dans la clientèle, de jeunes femmes libres qui ne se font pas accompagner ; des sujets qui prennent des leçons dans une pièce, pour en donner d'un ordre différent dans une autre. Ce qui faisait dire à une de ces élèves : « Non-seulement mes leçons de piano ne me coûtent rien, mais elles me rapportent ».

Ces endroits d'éducation musicale sont évidemment peu connus : ils existent ; et la clientèle qui les fréquente n'est nullement celle des vieux messieurs.

Cette clientèle vient souvent des relations mêmes que les élèves apportent à l'établissement : jeunes gens quelquefois ; en tout cas, clientèle moyenne et bourgeoise, habituée aux rencontres dans les bals de société et dans les soirées de famille.

Le va-et-vient d'ailleurs n'est nullement fait

pour que, même la concierge, y prête attention : un monsieur, de temps en temps, qui peut être un accompagnateur, un commis de facteur de pianos, ou toute autre personne incapable de fixer l'attention.

Ces endroits sont très ignorés, les questions d'argent n'y sont pas toujours pour quelque chose et, en tout cas, elles n'y sont pas traitées ouvertement.

Ce sont des endroits où les rencontres peuvent se motiver et où, discrets, les ébats n'en sont que plus agréables.

Rue Poinsot

Là, ces dames sont solitaires, dans de petites boutiques sur la rue. Assises à la porte, faisant du crochet, elles causent aux enfants du voisinage et leur font des remontrances s'ils se chamaillent et s'ils disent des gros mots.

La porte grande ouverte laisse voir, au fond, l'autel du sacrifice, dressé comme un catafalque, l'édredon gonflé, le confort du dessus de lit au crochet sous lequel se dé-

tache, au rouge ardent à travers ses mailles, la marbrure de ses taches.

Une cheminée supporte une glace recouverte de guipure sur laquelle sont piquées des cartes postales. Des photographies de militaires ou de la maîtresse de l'endroit, quand elle était plus jeune, sont posées sur le marbre dans de petits cadres dorés à chevalet donnés en prime — avec 50 bons — par l'épicier du coin.

La rue est étroite et tranquille, les petites boutiques ne sont pas éloignées et ces dames causent de leurs petites affaires, ne se jalousant pas, attendant d'une façon passive que leur chair soit préférée, par le passant indécis, à celle de la voisine.

Elles ne quittent guère leur chaise et le pas de leur porte. Elles ont surtout une clientèle fixe, dans cette rue peu passante. On les voit, quelquefois, aller prendre un verre avec le client ou avec le balayeur qui a soin de leur porte.

Tout est propre chez elles. C'est un peu la note des somnambules de foire, et leur réduit n'est guère plus grand.

Elles ne sont plus jeunes, celles qui choi-

sissent le genre usité dans ce quartier. C'est un peu comme une retraite, comme le bâton de maréchal des femmes résignées et qui aiment mieux leur petit commerce que d'aller ourler des sacs, faire des ménages ou subir la mauvaise humeur de bourgeoises irascibles.

Ce sont des philosophes ; elles ont encore quelques sous à la caisse d'épargne, l'estime de leurs voisins, et, pourvu qu'on ne démolisse pas leur bout de rue pour faire une station du Métropolitain, voilà tout ce qu'elles demandent.

Un Mariage

Au temps où je faisais de la *pratique* chez Falguière, me dit Carroujeat, je n'en menais pas large. Je suivais les cours de l'école, et j'avais du mal à arriver, quoique n'ayant que 250 francs de loyer, dans ce maigre atelier de Plaisance, où je couchais sous une soupente qui me versait sur le crâne tous les courants d'air qui filtraient entre les tuiles.

Je n'ai jamais été chenailleur ; n'ayant pas le sou, je ne pouvais songer à avoir une maî-

tresse à moi ; et, en avoir une qui m'aurait servi dans ses draps la chaleur du fessier d'un bourgeois, à qui j'aurais succédé, ne faisait guère mon affaire.

Je préférais donc prendre ma pitance, quand le besoin était trop impérieux, dans un établissement où l'amour se vend comme, ailleurs, on vend de la quincaillerie. Je me fournissais donc dans un manoir de la rue des Ciseaux dont les prix étaient abordables. Comme ça, j'étais tranquille pour quelque temps ; et, n'aimant guère à me créer de nouvelles relations dans ce monde-là, j'avais toujours recours au service d'une petite blonde, très douce, qui ne puait pas de la bouche, comme les autres, et qui ne me bassinait pas, en me demandant des suppléments.

Un soir, elle me dit : « Tu ne me reverras plus ; je me marie le mois prochain ! Oui, ajouta-t-elle, c'est un homme veuf que j'ai connu, chez ma mère, à mes jours de sortie. Il croit que je suis blanchisseuse, comme j'étais autrefois ; il m'achète un petit fonds dans le faubourg Saint-Martin. Si vous étiez bien gentil, vous viendriez à ma noce. Je le dirais à maman et vous passeriez pour un ami de la

famille ; ça me ferait plaisir ; car, voyez-vous, maintenant, pour la bagatelle, c'est fini, que ce soit avec vous ou avec d'autres ; bonsoir ! J'ai toujours été sérieuse et ce n'est pas le moment de ne pas l'être. Mon mari est mécanicien ; c'est un brave homme, je n' veux pas me fout' de lui..... »

J'ai retenu, par hasard, le n° du petit fonds, faubourg Saint-Martin ; je n'y suis jamais entré, mais j'y passe quelquefois. Je m'arrête sur le trottoir d'en face. Voilà dix ans, déjà ! et je la vois toujours, là, avec des gosses autour d'elle et, quelquefois, un solide gaillard, à grande barbe, qui paraît être l'homme le plus heureux du monde. Elle, elle a bonne mine ; elle est toujours jolie avec ses grands yeux étonnés, et je ne serais pas surpris qu'elle ne se rappelât plus du tout ce, qu'autrefois, elle faisait rue des Ciseaux.

Soirée Bourgeoise

Voulez-vous que nous suivions une petite femme rencontrée aux environs de Saint-Sulpice, sortant d'une des maisons tranquilles

de la rue Madame où est installé le petit ménage d'employé dont elle est la parure, par sa grâce, sa gentillesse, son petit air aimable et gracieux qui fait d'elle l'être délicieusement adorable qu'est la Parisienne ?

Gantée, chaussée, corsetée, moulée dans un costume tailleur, elle trottine, va devant elle, d'un pas pressé..... Suivons-la... Place Saint-Sulpice, elle monte dans l'omnibus Panthéon-Place-Courcelles. Elle s'assied gentiment, fouille dans son sac, en inventorie les différents objets, tasse de ses doigts menus un mignon mouchoir, fait jouer le fermoir, tapotte sa robe, assure dans sa main gantée le manche fin, serti d'une petite bague d'or, d'un parapluie mignon.

Elle reste là, patiemment, sans tourner la tête, suivant des yeux, au travers la vitre, le mouvement de la rue. Descendons avec elle, à la Madeleine ; suivons sa silhouette gracieuse, sa marche légèrement impatiente. Elle traverse le boulevard, suit la rue Vignon, tourne une autre rue et entre dans une maison cossue, monte l'escalier au tapis épais, sonne discrètement ; une bonne vient ouvrir, laissant pénétrer par la porte une lumière qui

éclaire une antichambre vaste et sombre qu'elle traverse pour entrer dans un salon. Une dame d'allure distinguée l'accueille par un « Bonjour, petite amie, entrez donc par là ». « Par là », c'est un petit salon, discret, aux meubles sobrement choisis. Un monsieur est assis, se lève, salue..... — « Je vous laisse..... »

Une heure se passe..... La petite amie traverse à nouveau le salon. « Gentil, hein ! C'est un homme du monde accompli..... il est enchanté de vous. Quand vous reverra-t-on ? Non, samedi c'est trop loin. Venez après-demain, j'ai parlé de vous à un vieil ami, un général. Entendu, n'est-ce pas ?..... »

. . . .

Il est six heures, dans l'appartement tranquille ; monsieur rentre, fatigué des heures de bureau, des tracasseries des chefs..... Le voilà dans son cher nid.....

— Je t'ai fait, tu sais, une petite gourmandise ; mais c'est un secret, n'entre pas dans la cuisine..... Ça vaut bien un baiser sur le front.

— Oui, dit-il, et il le lui donne sur les lèvres. Tu sais, chérie, Maurice vient ce soir prendre le café.....

Et cette petite soirée bourgeoise est exquise et simple.....

Le soir, en descendant, l'ami Maurice se dit :

— N... de D....! faut-il que je sois bête de vivre en vieux garçon et d'aller voir des filles!... Mais allez donc trouver une petite femme comme ça! Ah ! il a déniché une perle, ce bougre !.....

Mais l'ami Maurice ne sait pas ce que coûte la monture des perles, les dessous, les jupons, les chapeaux, les robes, les souliers coquets..... Les appointements du mari, qui ignore le prix de ces choses, n'y suffiraient pas, et les maisons de rendez-vous sont faites un peu pour laisser aux maris accablés par les heures de bureau, la joie de l'intimité du nid douillet et chaud, empli du parfum et du babil de ce joli petit bibelot qu'est la Parisienne.

Appartements à Louer

On entrait, sous la porte, à gauche où se trouvait la loge ; on demandait à la concierge

si elle avait un appartement à louer, en plein midi. C'était le mot d'ordre, le mot de passe étant de glisser vingt sous dans la main de la docile portière qui vous faisait, alors, visiter trois appartements qui étaient en plein nord. Ces appartements, petits, sans grand confortable, recélaient toujours une dame à sa toilette, quelquefois deux, qui répondaient toujours, si on s'excusait de les déranger : « Mais pas du tout, Monsieur, nous savons bien ce que c'est ».

Les vingt sous vous permettaient de visiter les trois appartements, où la même scène se reproduisait devant d'autres dames, qui, quelquefois, à la hâte, enfilaient un peignoir qu'elles avaient toujours beaucoup de mal.... à ne pas boutonner.

Pour prolonger un peu la visite, on s'occupait du nombre des placards et du fonctionnement des cheminées, de la couleur des papiers de tenture et de la hauteur des plafonds qu'on évaluait avec sa canne.

La visite terminée dans ces trois appartements à louer, on redescendait l'escalier, précédant la concierge poussive, et on disait — c'était la formule : Diable ! j'ai oublié de

mesurer la distance entre les fenêtres dans l'appartement du troisième.

— Si monsieur était gentil, répondait-elle, il m'éviterait la peine de remonter ; je suis vieille, ces dames lui laisseront faire ce qu'il voudra.

Il ne restait plus, après la sonnette tirée, la porte ouverte, et le sourire le plus engageant devant vos excuses, qu'à s'entendre pour la location temporaire de l'appartement.

C'était assez cher. Ces dames étaient, paraît-il, mariées, et elles-mêmes payaient un prix assez élevé pour ces sortes de sous-locations, qui laissaient toute quiétude à leurs besoins de tranquillité.

Ces Dames

Le côté suggestif des exercices auxquels se livrent les « dames » de certaines maisons hospitalières, ne leur fait pas renoncer aux douceurs d'une vie bourgeoise qui, là-bas, dans un lointain quartier, est laissée aux soins du... mari.

Ces emplois rémunérateurs, du reste, em-

pruntent aux fonctions administratives et leur régularité et leur fonctionnement méthodique.

Le personnel arrive à 11 h. 1/2 ; on déjeune ensemble dans le réfectoire monacal où, autour de la table, se groupe toute la variété de charmes féminins qu'une maison cossue peut offrir à sa clientèle.

Après le café et la cigarette, ces dames montent se dévêtir, passent à la salle de maquillage et, fardées, mouchetées, passées aux blancs gras et aux fards, les yeux ourlés de kohl, les lèvres purpurées de garance, le bout des seins piqué de vermillon, les bleus nacrés placés aux bons endroits ; les voilà prêtes pour l'attaque du mâle, dans le costume professionnel qui consiste à n'en pas avoir, couvrant seulement leurs charmes de peignoirs de peluche et de brocard, aux couleurs pâles et discrètes, qu'emprunte l'aniline aux tranches de saumon et aux roses, aux verts des algues et au bleu des pervenches, aux citrons passés et aux crevettes, qui leur confient les mystères de leurs nuances décolorées.

Dans les salons d'attente, elles se traînent

sur les divans, jouent aux cartes, s'assoupissent sur des fauteuils, se passionnent dans les rez-de-chaussée des journaux à un sou et dans les faits divers, pour tous les dévouements et pour toutes les vertus.

L'appel du timbre retentit ; les voilà toutes debout, remontant leurs bas, dégraffant leur peignoir, enfonçant leurs doigts gras dans leur casque d'or pâle, pour y repêcher quelque mèche rebelle.....

— Au salon, mesdames.

Devant deux messieurs obèses, aux gueules d'horticulteurs tuméfiées par les petits verres, aux yeux en boule que des paupières lourdes tirent en bas, aux lèvres épaisses qui salivent les déchets d'un cigare, elles se présentent, en file indienne, se retournent de face, comme dirigées par un caporal.

Figées dans deux gestes, l'un qui de chaque main relève les seins, l'autre qui, derrière les reins, écarte le peignoir trop discret, elles penchent la tête, qui à droite, qui à gauche, ramenant au plafond des regards de chèvres qui découvrent le blanc des yeux comme ceux des poupées mécaniques à qui on appuie sur le ventre.

. . . .

Demi-tour à droite, demi-tour à gauche; moins deux, elles regagnent le salon d'attente. Ces messieurs ont choisi... Ce prélude de la partie de bretelle, projetée entre le verre de fine et le kummel pour clôturer une affaire d'engrais, prépare le duo final des soupirs préparés et des halètements de geindre, dans les chambres à bouton d'or où, sur la cheminée, un faune en rût invite les couples aux ivresses des ultimes victoires.

Arrières-Boutiques

L'amour se vend dans bien des arrière-boutiques où on entre pour acheter de la papeterie, essayer une paire de gants ou faire emplette d'un parapluie dont on demande le prix mais qu'on n'achète pas. Ces boutiques sont connues des initiés et découvertes par les chercheurs, parce que certains détails attirent leur attention. Mais rien ne décèle, aux yeux du profane, ce commerce en partie double.

Des gens y entrent quelquefois pour ache-

ter un carnet ou faire mettre un manche à un parapluie, mais la tenancière, à l'œil exercé, sait fort bien à quelle partie de la clientèle on peut proposer une entrevue avec la petite brunette qui, au fond, assise sur un divan, est dressée à la vente des rapides caresses dont le prix est variable et débattu à l'avance, suivant la tête des amateurs et la qualité de leur pardessus.

Ce petit commerce est toléré dans les endroits les plus passants, à la condition toutefois qu'il s'exerce avec discrétion et ne donne prise à aucune réclamation du voisinage.

Néanmoins, plus rares qu'autrefois sont ces débits d'aimables badinages. — Les quartiers Drouot, Saint-Georges, Notre-Dame-de-Lorette, accaparent ces petits magasins à peu près d'un aspect pareil : Petite vitrine où se promènent quelques rares objets qui s'ennuient sur un morceau de planche. — Des rideaux liberty encadrent, quand le passant qui paraît initié s'arrête, de petits doigts fuselés qui soulèvent légèrement le rideau derrière lequel se montre une petite tête de chien frisé qui sourit et dont l'œil gauche se ferme, indiquant la porte. — C'est tout. Et, s'il arrive

que les deux personnes sont occupées en même temps, on enlève le bec-de-cane et la boutique somnole entre la maigre vitrine et le rideau du fond, fermé, masquant le réduit où s'échangent la variété des propos galants.

Ce petit commerce disparaît peu à peu des mœurs de la galanterie parisienne. Il était discret et rendait des services aux bourgeois tranquilles et rangés qui tiennent à leurs habitudes.

Fleurs & Couronnes

Sur le boulevard extérieur, près du cimetière, la boutique de bonne apparence avec, sur le trottoir, une partie de son étalage, offrait aux douleurs en retard et aux gens qui n'aiment pas à se charger de paquets un assortiment varié de témoignages d'affection de tous prix et de toutes couleurs.

C'étaient de majestueuses et solennelles couronnes en jais noir, garnies de pensées de perles et de larges feuilles vert d'eau sur lesquelles on lit : *A notre patron* ou *La Mutualité de Popincourt à son trésorier*. Puis c'était

la série des articles courants : les croix en immortelles, les gerbes qui partent comme un feu d'artifice, lançant en l'air le cliquetis de leurs fleurs de métal qui s'entrechoquent ; des torsades de perles blanches entourant un médaillon où, sous un verre bombé, sommeille la fleur des regrets.

De chaque côté de la porte, sur un trépied de roseau, une des corbeilles d'osier contenait, piqués dans de la mousse, des bouquets de violettes et de pensées. A terre, une rangée de fusains, de reine-des-prés, de bruyères et d'améthystes fermait l'étalage de leur bordure de feuilles. Une pancarte sur laquelle on lisait : « *On demande des petites-mains* » était accrochée d'une façon permanente à une couronne sur laquelle se trouvait un ange en porcelaine, aux ailes déployées, qui montait au ciel.

La maison, bien achalandée, était dirigée par une dame veuve austère à cheveux blancs, qui menait en même temps l'atelier de fabrication situé derrière le magasin. On y voyait entrer des messieurs cossus et très bien ; des hommes dont l'extérieur impose le respect, des gens décorés paraissant appartenir à l'administration ou au gros commerce, com-

plétaient la clientèle de va-et-vient que les enterrements amènent aux portes des cimetières ; c'était, en un mot, ce qu'en langage commercial on appelle une maison sûre qui inspire confiance. . . . .

Un matin, tout le monde put lire dans les journaux un fait-divers sensationnel : *Un Repaire de Satyres.* — Il s'agissait de la maison connue honorablement, et les détails ne manquaient pas pour expliquer la nature des besoins de la clientèle.

Intérieur modèle

Le mari est caissier dans une banque. Sous aucun prétexte, il ne peut quitter la cage grillée comme celle d'une ménagerie, où on lui apporte son déjeuner ; il est enfermé là de 9 heures du matin à 5 heures du soir sans pouvoir en sortir.

C'est un homme tranquille. Son ménage est bien tenu ; et, quand il rentre, le soir, il trouve sa femme occupée au dîner et sa fille qui étudie ses leçons.

Cette femme a une vie réglée comme un

papier de musique. Le matin, après les travaux du ménage, elle conduit sa fille à une pension du quartier où elle prend son déjeuner. Puis, elle se dirige vers une petite boutique de marchande de journaux, où elle achète un ou deux quotidiens. Elle demande si on a reçu une lettre pour elle ; on lui en remet une, de temps en temps. Cette lettre dispose de sa journée ; et, vers deux heures, elle se rend chez une personne amie, discrète et dévouée, qui lui prête sa chambre et son pot à eau.

Un monsieur vient lui tenir compagnie. Et, régulière dans tous les actes de sa vie, si le monsieur vient tard, elle n'hésite pas à lui dire : « Dépêche-toi, il faut que j'aille chercher ma fille à l'école ».

Voilà dix ans que, sans un accroc, le mari allonge au guichet, la monnaie, pendant, qu'elle, soigne sa fille, va chercher ses lettres et son journal et emploie ses loisirs à des conversations rétribuées par des messieurs qui ne sont pas toujours les mêmes, mais dont les conversations sont toujours à peu près pareilles.

Elle confie volontiers que son mari n'a pas de tempérament.

Nuit de Paris

10 heures. La montée par la rue de Rivoli, de la Tour Saint-Jacques à la Bastille. Peu de monde : des employés qui rentrent, des maçons revenant de réunions provoquées par une grève regagnent, en groupe, le quartier Charlemagne. Vers Saint-Gervais, quelques filles sortant de la rue Bourg-Tibourg, de la rue de la Verrerie, font, sur le trottoir, leur va-et-vient monotone. Vers Saint-Paul, le nombre s'en augmente un peu..... Les boutiques se ferment..... les tramways qui n'ont pas encore les sorties de théâtre passent presque vides..... Rien n'attire guère l'attention jusqu'à la place de la Bastille, animée toujours par le croisement des lignes d'omnibus, le dégorgement des stations du Métro, la grimpée vers le chemin de fer de Vincennes...

Montons encore un peu.... Suivons à droite vers la rue de Charenton, coupons par une rue transversale pour regagner le faubourg, d'une animation triste, avec toutes ses boutiques d'ameublement fermées....... Seules, celles des bars et des marchands de vins

éclairent le trottoir, où des groupes d'ouvriers marquent leur ombre..... Sortie des Universités populaires, de groupements professionnels réunis dans les entresols de marchands de vins.... Des filles encore, plus minables que les autres, battent la semelle, s'attardent à deux pour causer, lisent une lettre à la lueur d'un bec de gaz....

* *
*

Boulevard Richard-Lenoir, autour de corbeilles de verdure qui ouvrent des lumières sur le canal, l'aspect avec le même monde devient plus figé.... Ce ne sont pas des gens qui marchent, mais qui stationnent, dans des allures louches...

Regagnons en redescendant le boulevard Beaumarchais et sa tranquillité bourgeoise, son aspect qui le garde presque intact aux souvenirs d'une cinquantaine d'années. Quelques hautes maisons s'y sont bien construites, mais elles sont rares, et sa physionomie a quelque chose de suranné, de vieillot, qui sent son Victor Ducange et son Paul de Kock. Des filles qui pourraient avoir des robes à crino-

line et des chapeaux cabriolet se montrent de temps en temps, au coin des rues du Pas-de-la-Mule ou du Pont-aux-Choux, guettant le passage d'un tourneur en bronze ou d'un bourgeois qui vient de jouer à la poule dans un de ces petits cafés blancs, comme il en reste encore quelques-uns, et qui sentent leur Louis-Philippe d'une lieue.

Là, en un point de suture, le boulevard du Temple, à partir du Cirque, soude cette apparence d'autrefois avec la vie nouvelle que nous retrouverons à la place de la République. Après avoir passé à l'endroit où fut l'ancien boulevard du Temple, devant chez Bonvalet, où une voiture de noce amène, pour la soirée, des dames qui ont été changer de toilette, où deux messieurs en habit, échappés de la chaleur du banquet, grillent un cigare en faisant les cent pas, jusqu'au petit escalier où se trouve le théâtre Déjazet.

En face furent les anciens théâtres : *Cirque, Funambules, Lazari...*, etc.

La saignée qui les fit disparaître et qui fut faite pour le percement de ce qu'était, alors, le boulevard du Prince-Eugène, maintenant boulevard Voltaire, est apparente, marquée

par l'avancée d'une haute maison qui, laissant l'ancien boulevard à une trentaine de mètres en arrière, forme une sorte de cul-de-sac, ouvert d'un côté, où se trouvent un marchand d'antiquailles emprunté à Balzac et une brasserie de filles où flambe, le soir, une débauche de verroterie, venue sans doute de la faillite d'un marchand de lustres du quartier, des filles servent tout ce qu'on leur demande, aux accords d'un piano à fausses notes, que des corbeilles de fleurs en papier décorent.... Nous arrivons, là, aux approches du pays conquis par les filles.

*
* *

Le territoire de la *Turbig* et du *Sébasto* approche. Nous sommes à l'avant-garde. Quelques centaines de mètres du boulevard Saint-Martin à parcourir, les filles entrent et sortent des nombreuses brasseries réunies à cet endroit. Passant devant l'Ambigu, où, sur les affiches, paraissent encore flamber les noms de Frédéric-Lemaître et de Castellano. Puis, voici la Porte-Saint-Martin avec *Cyrano* et la Renaissance avec la *Femme Nue*

de Bataille. Encore un peu, nous sommes au pays conquis par les filles.

En voilà, maintenant, jusqu'à la Madeleine.

11 heures. La descente du Sébasto jusqu'au Châtelet. Tout le déballage de la prostitution. Des rues Blondel, Sainte-Appoline, de Tracy, elles débarquent en tas, comme des soldats en reconnaissance, regardant, au sortir de la rue, à droite et à gauche, si quelque agent n'est pas, là, prêt à boucler celles en contravention. Chez les marchands de vins, assis surles bancs, accotés aux becs de gaz, les marlous guettent, surveillent le travail, préparant la râclée du soir si le rendement de la soirée est maigre.....

*
* *

La physionomie spéciale de cette voie chère aux marchands de perles fausses, aux fabricants de parapluies et aux maroquiniers, ne change guère jusqu'à la rue de Rivoli. C'est toujours même marchandise à des prix abordables. Le risque de l'entôlage et le concours des produits pharmaceutiques sont les aléas

qu'il faut prévoir en toutes choses ; là, un peu plus qu'ailleurs, voilà tout. C'est le marché moyen, l'article de bazar à la portée du porte-monnaie d'employés, de boutiquiers provinciaux venus rue Saint-Martin pour acheter de la mercerie ; de petits rentiers de banlieue sortant du café-concert et pouvant disposer d'une demi-heure avant le départ du dernier tramway..... C'est la chevauchée rapide, enlevée à la baïonnette, sans préambule, sans perte de temps ; ni voiture à prendre pour regagner le gîte, ni traînaillerie d'une heure dans un café, ni soupe à l'oignon après les entretiens. C'est la bagatelle rendue possible aux gens pressés qui peuvent toujours se créer un alibi ; c'est, en un mot, le complet à trente-neuf francs et le chapeau à trois soixante de l'amour. Et, pour des prix dérisoires vraiment, le maraîcher de Palaiseau n'ignorera pas l'attrait des propos galants de dames qui portent des chapeaux à plumes de perroquets, des jupons tuyautés, des bottines couleur d'échalotte, et qui fleurent bon le vinaigre de toilette et la poudre de riz au jasmin...... Et ce sont les mêmes jusqu'au Châtelet.... La Seine est là qui endigue le flot du Sébasto et l'em-

pêche de s'écouler vers la Rive gauche...

. . . .

11 heures et demie. Nous monterons le boulevard Saint-Michel jusqu'à la rue Soufflot.... Nous rencontrons, maintenant, la fille d'étudiant, celles au service de la jeunesse limousine des chantiers et du monde interlope qui grouille autour de la place Maubert, en prenant à gauche, par la rue de la Harpe, et en pénétrant dans la rue de la Huchette et toutes les vieilles rues autour de Saint-Séverin, dont nous avons déjà parlé.

Revenant, par le boulevard Saint-Germain, autour du Musée de Cluny, ce sont les maîtresses d'étudiants, d'une nuit ou d'une heure, dégringolées des maisons meublées de la rue Monge et de la rue des Ecoles pour chercher, dans les brasseries et dans les tavernes du quartier, le compagnon pourvoyeur des sandwichs de chez Balzar, de *Pousse l'Amour* de la Taverne du Panthéon, de soupe à l'oignon et des choucroutes de chez Muller ou de la Lorraine, qui sont en même temps leur dîner et leur souper, et que préparent le gain d'un louis ou même moins, prélevé par le fils du

fermier ou du notaire de province, faisant son droit ou sa médecine, sur les provisions paternelles.

Minuit. Le carrefour de Médicis clôt le champ d'action de cette clientèle. Un omnibus nous mènera à la gare Montparnasse qui, de toutes les gares, est celle où le racolage des filles est le moins fréquent. Montons la rue d'Odessa pour gagner la rue de la Gaîté.

Nous voilà en plein *Montparno.*

Marlous, filles que dégorgent les hôtels des rues du Maine, Poinsot, Vandamme, Jollivet, dans cette rue bruyante, flambante de lumières, avec, du haut en bas, des mastroquets dont les caisses d'escargots et les paniers de portugaises débordent sur le trottoir ; avec ses théâtres, ses cafés-concerts, ses cinématographes qui se vident à cette heure de toute leur clientèle de brocheuses, de doreurs sur tranche, de mouleurs et de petits boutiquiers du quartier, qui s'épandent, qui à gauche, qui à droite, évitant le sillon que trace le tramway de Malakoff.

*
* *

Suivons le monde interlope de filles en tablier, de souteneurs en loubières applaties sur le front, qui se dirige vers la fête de Vaugirard, grimpant dans les manèges, se mettant à deux ou trois sur les énormes cochons, sur tous les animaux déformés qui ont remplacé les chevaux dans les manèges qu'on appelle toujours : « Chevaux de bois », quoiqu'il n'y en ait plus.

Attardons-nous aux groupements qui se tassent devant les boniments à l'entrée des baraques..... Nous ne sommes pas venus pour voir la fête, mais pour y suivre, en passant, le monde qui nous occupe.....

Entrons, cependant, chez la Goulue, dans sa pauvre ménagerie où quelques bêtes ont l'air d'attendre leur dernier soupir.

« La purée ! » nous dit-elle. Mais, elle rit, et je n'ai plus crainte de lui rappeler les jours d'autrefois, quand, aux Bals de l'Opéra, elle était enchâssée et..... pourchassée par le monde des Clubs; faisant la fête dans les loges, au milieu des habits noirs; dépoitraillée, offrant toute sa chair de plébéienne à leurs appétits. « A vingt-cinq ans, me dit-elle, je pouvais vivre de mes rentes ! » Et elle se tape

sur la cuisse : « Faut qu'j'aille donner le biberon à ma lionne » ; et elle nous quitte.....

Minuit et demi. — Grenelle. Sous les voûtes du Métropolitain, des filles minables guettent. Ce sont les gens qui commencent à rentrer des théâtres qui passent. Allumés par les déshabillés des revues, la retape de la dernière heure escompte la mise en train de leurs appétits.... Des groupes de sinistres gouapes sont là, au coin des rues, guettant....... Certes, l'endroit n'est pas sûr..... Suivons le Boulevard de Grenelle..... Marchons un peu vite. Tout est noir ; toutes les boutiques sont fermées par là..... Une lumière coupe le trottoir en deux. Des verres dépolis...... Un gros numéro doré...... Une porte ouverte... Un vestibule avec des vitraux de couleur.... C'est une *maison*.... Entrons.

*
* *

Ces maisons, désignées par le mot cru qui s'applique tout aussi bien aux autres, disparaissent, une à une, chaque jour ; il n'y en

aura bientôt plus qu'en province où leur raison d'être s'explique....

Ici, ça retarde de cinquante ans.... Une grande salle de café de province... Une dizaine de filles en peignoir, en bébé, sont assises sur les chaises, à demi-couchées sur le divan.... Personne.... ou presque.... Deux terrassiers à gauche.... Au fond, une porte s'ouvre et donne passage à une femme courte, grasse, habillée en bébé rose et qui paraît être en saindoux. Un ouvrier jeune en bourgeron la suit.... il s'assied et demande un verre de vin.... il se réconforte ; la masse de saindoux s'ébranle, va à la caisse, et revient près de lui en marchant comme un canard ; ses chairs sursautent dans un ballottement qui éveille l'idée de ces baquets de colle de pâte que les livreurs laissent tomber devant les boutiques des marchands de couleurs...

..... Au fond, un piano. Un homme à grande barbe, aveugle, promène de temps en temps ses doigts sur le clavier ; il vient là, tous les soirs, de 8 heures à 2 heures du matin et extrait des notes suivant les besoins de la clientèle.

Aujourd'hui, personne .... il attend ; une bande d'ouvriers en bombe peut venir, il faut qu'il soit là. Le jour, il donne des leçons dans un pensionnat de jeunes filles, à Boulogne...... Nous allions partir. Un Monsieur *décoré* entre, se met seul dans un coin, prend des notes. Il vient là, amené par la même raison que nous, c'est certain, et nous nous regardons...... Nous frappons ; le patron, une sorte de belluaire empâté dans des chairs de cinquante ans, campé sur des jambes d'éléphantiasis, vient et nous rend la monnaie d'un air bourru, comme si nous étions venus voler quelque chose.....

Le fait est qu'avec le Monsieur décoré et nous, il a une drôle de clientèle, ce soir !

Filons, l'air est vif dehors.... et le quartier paraît de moins en moins sûr.... Gagnons le Métro.... Nous pouvons encore prendre le dernier train..... Dans la brume, à droite, au coin d'une rue, devant un bar marchand de tabac, des groupes s'agitent..... C'est une fille que des agents emmènent... Nous allons la retrouver tout à l'heure.....

. . . .



Une heure du matin. — Le quai des Orfèvres, le quai des argentiers d'autrefois; des fabricants d'optique, des gainiers et des graveurs de vaisselle d'aujourd'hui, endormi au milieu de la vie de Paris qui s'agite encore autour des bras de la Seine qui coule en paix ses eaux tranquilles, débarrassées des chalands, des remorqueurs et des bateaux-mouches....

Les tours pointues du Palais de Justice veillent comme deux sentinelles..... Une porte, à côté, est grande ouverte.... Un factionnaire, l'arme au bras, anime seul, de la cadence de ses pas, cet endroit désert.

Un bruit de ferraille s'entend, près du Pont-Neuf; une lourde voiture arrive au trot; des chants, des cris, toute une bordée de clameurs retentit : C'est la première voiture, le panier à salade de *Bonne-Nouvelle,* qui amène sa provision de nuit.

La voiture, sous la porte, s'engouffre ; nous la suivons, attendu à ce bureau de la Permanence où nous allons passer la nuit. Dans la cour, la voiture s'arrête ; la porte s'ouvre et

déverse tout un flot de jupes, de chignons crasseux, de chants obscènes et de misère. Des agents, postés là, groupent, en tas, toute cette fournée ramassée aux différents postes de police où les agents ont amené les filles en contravention, celles qui se sont battues, qui ont fait du scandale sur la voie publique, qui ont injurié les agents, ou qui ont simplement contrevenu à l'obligation de ne plus racoler après minuit.

*
* *

Elles pénètrent dans le bureau précédé d'un vestibule. Les chants et les cris augmentent, à peine apaisés par la voix duc hef qui dit : « Taisez-vous et rangez-vous là-bas ».

— Fous-nous la paix ! Y a longtemps que tu n'avais pas vu ma fiole. Bonjour, mes chéris ! sont les réponses anonymes qui s'échappent du tas de cette trentaine de filles.

— Allons, assez, silence ! A l'appel.

Les feuilles, préparées au poste, où les filles ont été amenées par les agents, avec la mention du délit, sont remises toutes prêtes au chef, par l'agent qui accompagne la voiture.


NUIT de PARIS

Il n'y a plus qu'à contrôler. D'autres employés dressent d'autres fiches, inscrivent l'état d'arrivée des voitures. L'appel se fait par le nom de chacune des filles arrêtées; elles doivent y répondre par leurs prénoms :

— Roland ?

— Marie-Augustine...

— Frochard ?

— M..... !

— Voulez-vous répondre, vous, ou nous allons voir ?

— Célestine, mon cœur !

— Chaparon ?

— Rosalie dite *la Rouquine,* Alphonsine-Thérèse.

— Assez !... Bouroche ?

— Ta bouche, fourneau !

— Allez-vous vous taire, oui ou non ? Vous allez me payer ça !

— Oui, bijou !

Et, jusqu'à la dernière de la fournée, le contrôle se fait sur ce ton. Il en est, là, d'incorrigibles, qu'on voit plusieurs fois par semaine ; des vieilles, des jeunes, quelques-unes presque des enfants ; insoumises, qu'on ne relâchera demain qu'après avoir écrit aux

parents. Des chapeaux à plume, des boas, la plupart en cheveux cependant, des figures de sabbat ; d'autres qui devaient encore être à l'atelier il y a huit jours. Un vieille répond dans une bordée d'injures. L'employé qui relève les fiches se penche vers moi : « Soixante-sept ans ! C'est une habituée..... »

On appelle la dernière.

— Allez-vous-en !

Et la première voiturée file dans la cour entre les agents qui les mènent au Dépôt, où elles vont passer la nuit, en attendant qu'elles sachent ce qu'on fera d'elles demain après la visite.....

***

Les voitures arrivent successivement : c'est Montmartre, Traversière, la rue Drouot, le Sixième....., etc. Chaque voiturée a son nom, il y en a huit, lesquelles chaque nuit amènent en total de 200 à 250 filles. La clientèle est différente : Drouot ne ressemble pas à Traversière, ni Bonne-Nouvelle à Maubert. Il y a, là, toute une étude à faire qui déterminerait la nature des clients. Nous ne ferons pas

cette étude aujourd'hui ; nous notons, sèchement, sans commentaires, ce que nous avons vu. Deux heures, trois heures passent à voir s'écouler tout ce rabattage de prostitution. Quelques hommes y sont mêlés, suivant le hasard de la prise ou la nature du délit, mais c'est rare; ils sont gardés au poste, menés chez le commissaire de police qui les interroge, et ce n'est que le lendemain, dans le jour, qu'on les amène à la Permanence. Cette nuit, cinq ou six seulement, sans intérêt : un insoumis militaire, un vol avec violence, un vagabond....., etc. Nous n'avons pas vu un vieux noble de 64 ans, paralysé, qui a dû être transporté de la voiture au Dépôt sans passer par le bureau : arrêté sur mandat du juge d'instruction.

*
* *

De ce tableau, sommairement esquissé ici, il reste une étude très complète à faire et qui prendra sa place autre part. Ce qui est important à signaler, c'est l'insouciance, l'inconscience souvent de tout ce pauvre bétail de misère. On pourrait supposer que

ces arrestations les mettent à l'état de pauvres bêtes apeurées ; il n'en est rien. Elles rient, elles chantent, se moquent de tout, déversent dans ce bureau qui ressemble à un bureau où on viendrait payer ses contributions, où de braves et paisibles employés travaillent, tout ce qu'elles ont d'ordures à la bouche, tout ce qu'elles peuvent ramasser d'obscène dans leurs gestes. Elles arrivent en chantant. Elles partent en chantant. Elles chanteront encore au Dépôt. Elles chanteront à Saint-Lazare. Oh ! je ne concluerai pas : je constate. C'est égal, elle ne doit pas être commode la besogne entreprise par ceux qui veulent le relèvement de la prostitution.

*
* *

Nous ne les suivrons pas plus loin aujourd'hui. Demain, elles vont passer à la visite. Soumises ou insoumises, toutes les malades seront gardées. Les autres relâchées, pour la plupart, avec une semonce et la menace de leur infliger de la prison si elles recommencent. Mais, on ne peut les garder toutes ; et,

c'est, seulement, quand le délit est grave qu'on ne les relâche pas.

C'est une ordonnance légale, datée du 20 avril 1684, signée de Louis XIV et de Colbert, et qui n'a jamais été abrogée, qui confère au lieutenant de Police le pouvoir de distribuer des jours de prison dont le nombre n'est pas limité.

C'est M. Lépine qui détient aujourd'hui ce pouvoir. Il a limité à quinze jours le nombre des jours de prison à infliger, et il a délégué son pouvoir au chef de bureau, M. Guillet, qui en use avec une modération et un sens d'humanité qui érige ce pouvoir en une sorte de sacerdoce d'humanité et de bonté. La pauvre loque humaine est entre bonnes mains, et c'est une justice, en même temps qu'un devoir, de le constater et de le dire.

Demain donc, toute cette fournée passera au dispensaire.

— Malade... A Saint-Lazare, jusqu'à ce que vous soyez guérie.

— Et vous? Voilà trois fois que vous êtes prise et je vais être dans la nécessité de vous mettre en carte. Voulez-vous essayer de travailler? Je vous donne un peu de répit. Vous

n'avez pas l'air d'une mauvaise fille. Allons, voyons, essayez. Je vais vous laisser libre encore cette fois.

— Je n'ai pas le sou, faut bien que je mange.

— Voulez-vous me promettre d'essayer ? Je vais vous donner vingt francs ; économisez-les jusqu'à ce que vous trouviez un emploi.

Cet essai de relèvement de ces malheureuses est dû à l'initiative personnelle de M. Lépine, il faut qu'on le sache. Il a intéressé, autour de lui, quelques bons cœurs qui collaborent à son œuvre. C'est M. Guillet qui est le dispensateur de ces maigres grains de mil, jetés aux pauvres hirondelles égarées dans la neige, et pour lesquelles on déblaie un peu de place pour leur donner à manger et pour qu'elles ne crèvent pas. Hélas ! comme c'est peu de chose ; et, hélas ! comme on ne sait quoi faire !

4 heures du matin. L'aube à l'horizon se montre. La nuit va finir. La vie d'un jour s'éveille, au moment où, de la courtine des lits d'amour à la paillasse du Dépôt, le même gibier repose ses membres fatigués.

A la même heure, d'autres se lèvent, les yeux gonflés encore d'un sommeil incomplet, se vêtent à la hâte, gagnent la rue, et vont vers la pâtée que leur offre l'usine, l'atelier, ou le maigre emploi qui les aide à vivre.

Les boutiques des marchands de vins s'éclairent ; les boulangeries remuent le pain que les porteuses empilent dans leurs paniers. Les boucheries retentissent de la tombée des couperets qui, sur le billot, débitent la viande..... Les balayeurs, à leur poste, promènent sur les trottoirs les lacets de leurs balais de bouleau. Les mitrons, aux faces de pierrots, en veston clair, la miche sous le bras, regagnent leurs logis.....

*
* *

Nous suivons le boulevard Saint-Michel, la rue Denfert, nous rencontrons un groupe d'étudiants en bérets qui causent. Un pauvre diable en redingote porte une boîte à violon.

Dans le formidable organisme de la vie de Paris, tout reprend sa place. La grande harmonie qui plane sur les choses, rétablit les fonctions de chacun de ses organes. La roue

a tourné un jour pour recommencer demain un tour pareil......... et tout passe : vices, vertus, misères et joies, réunis en faisceau par l'implacable destin.

. . . .

Des lueurs roses se montrent un peu à gauche, derrière la Butte-aux-Cailles : c'est bientôt l'aurore. Les rails de tramways luisent comme des lames de sabres, sur lesquelles seraient semées de petites lumières qui semblent être des vers luisants, et sur lesquels sont penchées des ombres ; ce sont des ouvriers qui réparent la ligne. A l'église de Montrouge, autour des grilles, près de tas de buis, des gens dorment, gardant leur marchandise. C'est demain jour des Rameaux......

*
* *

Une petite pluie fine tombe, humecte les pavés plutôt qu'elle ne les mouille..... Un fanal, au loin, perce la brume.... C'est la *Matineuse* au complet avec sa grappe de gens porteurs de paniers étagés dans l'escalier.... Le rue s'anime, peu à peu, d'ombres qui vont

vers le centre.... La vie de Paris recommence.... La vie d'un jour nouveau, avec son chapelet d'heures de misères et d'heures de joies livrées à l'enchaînement des éléments que le Destin dirige, distribuant la provende de chacun en parts inégales dans cette humanité où rien...., rien ne vient vous dire le Pourquoi des choses.

*
* *

Ici se ferment les Coulisses de l'Amour.

Au son matinal de la cloche d'*Angelus,* les trois coups annonçant que le rideau se lève sont frappés.

Les comédies de l'Amour vont se jouer à nouveau devant un public toujours pareil.

Les acteurs vont entrer en scène : premiers rôles et utilités, jeunes premières et ingénues, tous soumis aux lois du maquillage, tous préparés à l'interprétation du rôle étudié devant la glace.

Les grimaces et les mensonges vont être mis au point pour piper le spectateur bénévole venu pour entendre chanter un couplet d'amour, et tout finit toujours par des chansons à la condition qu'on les paie :

« *Aimes-tu, Marco la belle,*
Dans un jardin tout en fleurs,
La joyeuse ritournelle
Qui fait bondir le danseur ?

Aimes-tu, dans la nuit sombre,
Le murmure frémissant
Des peupliers qui, dans l'ombre,
Chuchottent avec le vent ?

Aimes-tu les orgues saintes
Jetant leurs divins accents
Qui ressemblent à des plaintes
En montant avec l'encens ?

Non, non, non, non, »

Marco n'aime :

« *Ni le chant de la fauvette*
Ni la voix de Roméo ;
Non, voilà ce qu'aime Marco : »

Et, dans la chanson des *Filles de Marbre,* c'est le son des louis qui vient dire ce qu'aime Marco.

Et ce qu'aime Marco est, ce qui est aimé aussi bien par la *marmite* cossue que par la pierreuse lamentable, par la bourgeoise en

chasse d'un bijou ou d'un chapeau, que par les maîtresses de Grands-Ducs.

Le tintement des louis est l'unique accompagnement de leurs refrains d'amour, et la *Chanson de Musette* n'est plus qu'un pauvre air, vieillot et démodé, qui ne saurait plus faire pleurer, même si des lèvres de vingt ans savaient encore le chanter.

NOTE. — Le cahier qui mentionne l'Œuvre de relèvement des pauvres filles tombées dans la prostitution était déjà sous presse quand nous avons reçu les renseignements nécessaires à compléter ce chapitre.

Nous devons dire que c'est le président du Conseil, M. Clemenceau, qui, avec M. Lépine, ont eu l'initiative de cette Œuvre de relèvement.

Malgré les soucis et la lourde responsabilité du pouvoir, M. Clemenceau se tient au courant des progrès de cette Œuvre et en suit le développement avec une sollicitude qui ne se dément pas un instant.

M. Lépine s'y dépense avec l'intelligence et

l'opiniâtreté qu'il met au service de tout ce qui concerne les multiples obligations de sa fonction de préfet.

Madame Rousseau, la fille du directeur du Dépôt, M. Guyot, apporte à cette œuvre la plus dévouée et la plus humaine des collaborations. Véritable sœur de charité, près de ces malheureuses, elle sait élever son cœur à la hauteur des plus pénibles entremises.

La fonction de M. Guillet le fait vivre, d'heure en heure, dans la tristesse de ces misères. C'est lui qui, avec la foi et la philosophie d'un sage, oriente chacun vers ce qu'il est utile de faire.

Il est très doux à l'auteur d'un livre dont le titre ne dit pas toute la tristesse, de le terminer en rendant hommage au dévouement et à l'humanité de ceux qui s'essayent à la guérison d'une des plaies les plus profondes de notre état social.

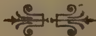


TABLE DES MATIÈRES

Pages

Les Petits Mémoires de Paris 9
Bureau d'Omnibus 15
Hôtel meublé 17
Le Sébasto 19
Maison tranquille 22
Madame Irma 25
Petites Annonces 27
Les Courtiers d'Amour 30
Trottinette 32
La Soirée des Tuileries 34
Mam' Laurent 36
Loge d'Actrice 40
Aux Lilas fleuris 42
Magasins de Nouveautés 45
La Mère aux Apprentis 47
Quartier de l'Opéra 49
Le Monsieur de ces Dames 50
Carrefour Buci 53
La Môme Anthracite 55

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Poste restante........................ 58
L'Horloger........................ 61
La Vieille........................ 64
Courtisane........................ 65
« Mon Vieux »........................ 68
Masseuse a Domicile........................ 71
La Gosse........................ 73
Curiosités........................ 75
Bal de Barrière........................ 78
Leçons de Piano........................ 79
Rue Poinsot........................ 81
Un Mariage........................ 83
Soirée Bourgeoise........................ 85
Appartements a louer........................ 88
Ces Dames........................ 90
Arrières-Boutiques........................ 93
Fleurs et Couronnes........................ 95
Intérieur modèle........................ 97
Nuit de Paris........................ 99



IMPRIMÉ PAR LES SOINS
DE LA
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE
DE
CHATEAUDUN